



HAL
open science

Parler de Dieu en images. Le Christ pèlerin au Moyen Âge

Nicole Bériou

► **To cite this version:**

Nicole Bériou. Parler de Dieu en images. Le Christ pèlerin au Moyen Âge. Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 2008, année 2008, pp.157-200. 10.3406/crai.2008.92110 . halshs-00981286

HAL Id: halshs-00981286

<https://shs.hal.science/halshs-00981286v1>

Submitted on 15 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Parler de Dieu en images : le Christ pèlerin au Moyen Âge

Madame Nicole Bériou

Citer ce document / Cite this document :

Bériou Nicole. Parler de Dieu en images : le Christ pèlerin au Moyen Âge. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 152e année, N. 1, 2008. pp. 157-201;

doi : <https://doi.org/10.3406/crai.2008.92110>

https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_2008_num_152_1_92110

Fichier pdf généré le 19/07/2018

COMMUNICATION

PARLER DE DIEU EN IMAGES : LE CHRIST PÈLERIN AU MOYEN ÂGE,
PAR M^{me} NICOLE BÉRIOU

Dans le cloître de l'abbaye de Silos, l'un des piliers d'angle sculptés dans la première moitié du XII^e siècle (fig. 1) présente sur une de ses faces une composition fameuse. Trois hommes adultes marchent l'un à la suite de l'autre, pieds nus, ou plutôt, deux hommes suivent un personnage de stature plus imposante que la leur, dans lequel on reconnaît aussitôt le Christ nimbé. Sa longue tunique et le manteau qui la recouvre en partie s'apparentent aux vêtements alors portés par les hommes d'un certain rang. Ils contrastent avec le modeste bonnet côtelé qui lui enserre les cheveux, et à ce détail inédit s'ajoutent le bâton, appuyé sur l'épaule et qu'il tient fermement des deux mains, et la besace portée en bandoulière, que des coquilles bien visibles ornent sur le rabat et aux extrémités de la courroie surimposée aux bordures latérales (fig. 2)¹. Le ciseau du sculpteur

* Je n'aurais pu mener cette recherche sans l'aide précieuse du Père Louis-Jacques Bataillon qui m'a fourni bien des références de textes de sermons, et de Claire Bonnotte, à qui je dois le signalement de plusieurs des images ici présentées, et avec qui j'ai longuement échangé sur les interprétations, en textes et en images, de la péripécie d'Emmaüs. Je souhaite exprimer à l'un et à l'autre ma plus vive gratitude, et aussi à tous ceux qui ont entendu en divers lieux cette présentation et qui l'ont enrichie de leurs observations et de leurs questions.

1. Sur cette sculpture, voir en dernier lieu C. Pellistrandi, *Le Christ de Silos*, Paris, Mame, 1995. Une recherche approfondie sur l'histoire des représentations médiévales du pèlerin dans les manuscrits et dans les décors monumentaux de l'Italie méridionale a été menée par M. Gargiulo, « L'iconografia del pellegrino », dans *Tra Roma e Gerusalemme nel Medioevo. Paesaggi umani ed ambientali del pellegrinaggio meridionale*, Atti del Congresso internazionale di Studi Università di Salerno (26-29 ottobre 2000), a cura di M. Oldoni, Salerno, P. Laveglia editore, 2005, t. 2, p. 435-487. À propos du vêtement, voir en particulier son commentaire des miniatures de la Chronique de San Vincenzo al Volturno (BAV, Barb. Lat. 2724, 1115-1124) qui représentent trois nobles pèlerins se rendant à Rome et échangeant, en signe de conversion, leurs robes longues contre les vêtements courts de pauvres rencontrés en chemin (p. 450, et fig. 11) ; elle observe en outre que le bonnet conique reproduit un modèle bien attesté dans l'antiquité gréco-romaine (*pileus, frigium, tiara*) ; sur les nombreuses références à l'utilisation qui en a été faite comme attribut du voyageur sur cette terre (tel Ulysse) ou dans l'au-delà (en particulier Orphée), ou comme signe identitaire des peuples orientaux, mais aussi, à Rome, des esclaves libérés, ou encore, dans les pratiques sociales, comme couvre-chef communément porté par les paysans, les marins et les bergers, *ibidem*, p. 447 et n. 11, et p. 458-462. L'histoire des prototypes orientaux de ce bonnet figure dans G. B. Ladner, « Der Ursprung und die mittelalterliche Entwicklung der papstlichen Tiara », dans *Tainia. Roland Hampe zum 70 Geburtstag am 2. Dezember 1978 dargebracht von Mitarbeitern, Schülern und Freunden*, herausg. von H. A. Cahn und E. Simon, Mainz, 1979, p. 449-481.



FIG. 1. – La marche des disciples d'Emmaüs à la suite du Christ. San Domingo de Silos, haut-relief d'un pilier du cloître, première moitié du XII^e siècle.

a, pour la première fois peut-être sous une forme aussi imposante, saisi dans cette figure offerte aux regards des moines l'image que les commentateurs des évangiles avaient les premiers suggérée dans leurs explications minutieuses de la rencontre entre Jésus ressuscité et deux de ses disciples – Cléophas, et peut-être Luc² –, sur le chemin d'Emmaüs. Il était apparu à leurs yeux, observaient-ils, *in specie peregrini*³. Faut-il traduire : sous l'apparence d'un « pèlerin »,

2. D'après Pierre Le Mangeur, *Historia scolastica*, c. 191, PL 198, 1639.

3. La formule superpose les données de Mc. 16, 12 (*ostensus est in alia effigie*), Lc. 24, 16 (*oculi illorum tenebantur ne eum agnoscerent*), et Lc. 24, 18 (*tu solus peregrinus es in Iherusalem*). Principaux commentaires : Bède (PL 92, 626), repris dans la Glose ordinaire (*Biblia latina cum Glossa ordinaria, editio princeps*, Strasbourg, Rusch, 1480/81, repr. Brepols, 1992, vol. IV, in Lc 24, 220 B) ; et Bonaventure, *In Lc (Opera Omnia*, Quaracchi, 1882-1902, vol. VII, p. 593 : in



FIG. 2. – Le Christ pèlerin (détail). San Domingo de Silos, haut-relief d'un pilier de cloître, première moitié du XII^e siècle.

ou d'un « étranger » ? L'ambivalence du sens parcourt nombre de textes, conciliant l'héritage du latin classique de la romanité et les usages renouvelés de ce mot au cours du Moyen Âge⁴. Elle n'est plus

effigie peregrini). L'expression *in specie peregrini* est présente dans l'homélie du lundi de Pâques d'Haymon d'Auxerre (publiée sous le nom de Haymon de Halberstadt, homélie 72, *feria secunda Paschae* : PL 118, 459 A-B, et attribuée au fondateur de l'école d'Auxerre, † v. 865-866 selon H. Barré, « Haymon d'Auxerre », *Dictionnaire de Spiritualité* 7, 1969, c. 91-97). Raoul Ardent, à la fin du XII^e siècle écrit *in peregrino habitu* (homélie 53, PL 155, 1857-1858, ici 1858 C).

4. *Peregrinus* signifie, en latin classique, soit étranger, soit voyageur, soit les deux : ainsi, quand il s'applique aux peintres (*pictores*) qui se déplacent à la demande dans les grandes villas romaines, ou dans les villes, où ils accompagnent les équipes itinérantes de mosaïstes pour préparer le travail de ceux-ci en peignant sur le ciment frais contours et couleurs des images – d'après une inscription de Savaria en Pannonie : voir *Corpus des inscriptions latines*, III, 4222, et H. Lavagne (*La mosaïque*, Paris, PUF, 1987, coll. « Que-Sais-Je ? », p. 30) que je remercie de m'avoir donné ces précisions – ; dans le latin des Pères, il signifie selon les cas étranger, ou insolite, ou exilé au

entretenu dans la figure sculptée de Silos, où le Christ arbore l'in-signie commun de tous ceux qui, de plus en plus nombreux, fréquentent les chemins de Compostelle⁵, et parmi ceux-ci, le « camino francés » dont la longue section Est-Ouest passe au nord du monastère bénédictin de Silos. Vigoureusement, ce Christ pèlerin semble entraîner les deux disciples à sa suite, et tout à la fois, marquer un temps d'arrêt, que l'on discerne dans la position du pied droit. Le moment de la scène est celui qui annonce la halte à l'auberge où ses compagnons le pressent – le contraignent, même – de venir avec eux, alors que la nuit tombe, rapporte le texte de Luc⁶. Mais dans le mouvement que le sculpteur a imprimé au corps de Jésus, étrange pour un marcheur, n'a-t-il pas voulu suggérer, aussi, le mystère d'un corps ressuscité, en lui faisant esquisser un pas de danse⁷ ?

Pourquoi choisir de s'arrêter sur cette figure du Christ pèlerin, à Silos et ailleurs, dans la profusion des images que les chrétiens, plus que les tenants des autres religions monothéistes, se sont sentis autorisés à produire pour donner de leur Dieu incarné une représentation immédiatement perceptible⁸ ? Reconnaissons d'abord qu'elle

sens figuré, et finalement pèlerin (Jérôme, *Lettres*, et *Règle de S. Benoît* : cf. A. Blaise et H. Chirat, *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*, Strasbourg, 1954, s.v. *peregrinus*) ; Isidore cependant, retient le sens de « l'étranger éloigné de son pays » dans ses *Étymologies* (*peregrinus longe a patria positus sicut alienigena* ; *alienigena* : *ex alia gente penitus est et non ex ea ubi est* ; *item alienigena quod alienae regionis sit et non eius ubi est* : PL 82, 390 B et 369 C). Puis le sens commun dans le vocabulaire médiéval devient « pèlerin » (J. F. Niermeyer, *Mediae Latinitatis Lexicon Minus*, Leiden, Brill, 1984, s.v.), sans que l'on oublie le sens premier d'« étranger » dans les milieux lettrés (voir à ce sujet : *L'étranger au Moyen Âge*, XXX^e Congrès de la SHMESP (Göttingen, juin 1999), Paris, 2000 ; W. Bernardeau, *Représentations littéraires de l'étranger au XI^e siècle. Des chansons de geste aux premières mises en roman*, Paris, Champion, 2007). Dans la langue grecque, il n'y a pas d'équivalent à cette riche polysémie pour un seul mot : *paroikeis*, utilisé dans l'évangile de Luc 24, 18, signifie l'étranger résidant ou l'immigré, tandis que c'est un synonyme, *parepidèmos*, qui désigne, dans le vocabulaire biblique et usuel, le pèlerin ou le voyageur de passage (X Léon-Dufour, *Dictionnaire du Nouveau Testament*, Paris, Seuil ; 1975², s.v. étranger, p. 245, et pèlerinage, p. 418).

5. Dans l'abondante bibliographie sur ce pèlerinage, voir entre autres R. Oursel, *Les pèlerins du Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1963 ; A. Dupront, *Saint-Jacques de Compostelle*, Turnhout, Brepols, 1985, en particulier, pour les voies compostellanes, p. 37-62 ; sur les enseignes en forme de coquilles, voir aussi J. Chélini et H. Branthomme, *Les chemins de Dieu. Histoire des pèlerinages chrétiens des origines à nos jours*, Paris, Hachette, 1982, p. 203-205 ; D. Bruna, *Enseignes de plomb et autres menues choses du Moyen Âge*, Paris, Le Léopard d'or, 2006, p. 39-43.

6. Lc. 24, 29 : *Coegerunt illum dicentes : Mane nobiscum, quoniam advesperascit et inclinata est iam dies.*

7. Le motif des jambes croisées est attesté dans l'iconographie d'autres scènes théophaniques de la vie du Christ, en particulier le Baptême dans les eaux du Jourdain, et le *Noli me tangere*, première rencontre de Jésus ressuscité par Marie Madeleine (une version achevée de la séquence est donnée dans la Chapelle de l'Arena de Padoue par Giotto vers 1305-1307). Je dois ces précisions à l'amitié de Daniel Russo.

8. Voir F. Boespflug, « Visages de Dieu », dans *Le Moyen Âge en lumière*, dir. J. Dalarun, Paris, Fayard, 2002, p. 295-327, et en dernier lieu : Id., *Dieu et ses images. Une histoire de l'Éternel dans*

n'a guère retenu l'attention jusqu'à présent, en dépit de sa fréquence relative à partir du XII^e siècle, au moins dans l'espace culturel de la chrétienté latine⁹. En outre, l'innovation a tiré sa fécondité de la sélection d'un détail apparemment anecdotique dans le récit de la rencontre avec les disciples d'Emmaüs, pour inventer une figure qu'il devenait possible de détacher de son contexte narratif. C'est ce qui s'est effectivement produit en Occident, et seulement là, semble-t-il, au moment où l'intensité des pratiques du pèlerinage d'une part, la normalisation des conduites sociales au temps de la paix de Dieu et de l'encellulement des hommes sous le contrôle des autorités d'autre part, ont cumulé leurs effets pour donner aux pèlerins un statut juridique. Il fallait précisément, pour en bénéficier, vivre pendant un temps *in specie peregrini*, et donc porter les insignes correspondants : la besace et le bâton ou « bourdon », auxquels se sont bientôt ajoutés le chapeau, et enfin, en lieu et place de la traditionnelle cotte doublée du surcot, la « pèlerine »¹⁰. On ne pouvait mieux garantir l'audience d'une représentation, si proche visuellement de l'expérience commune.

Il est impossible de dater précisément le moment de l'invention d'une telle image. Il est certain, du moins, que la sculpture de Silos n'est pas un cas isolé de représentation de l'épisode d'Emmaüs¹¹. Une enquête, même sommaire, permet de s'en assurer, au XII^e siècle et ensuite, et sur tous les types de support : ainsi, entre autres, au tympan de l'un des portails latéraux de la basilique de Vézelay, sur maints chapiteaux romans, dans les enluminures qui accompagnent

l'art, Paris, Bayard, 2008 ; O. Boulnois, *Au-delà de l'image. Une archéologie du visuel au Moyen Âge, I^{er}-XVI^e siècle*, Paris, Seuil, 2008.

9. L'enquête de M. Gargiulo (voir son article cité plus haut, note 1) suggère que le motif est d'abord le fait d'artistes de tradition byzantine (ainsi, à Sant'Angelo in Formis à la fin du XI^e siècle), mais il n'existe pas, à ma connaissance, de traces de l'image du Christ pèlerin dans les œuvres produites dans les Églises orientales (peintures murales, ou icônes).

10. Sur le statut du pèlerin, voir F. Garrison, « À propos des pèlerins et de leur condition juridique », dans *Études d'histoire du droit canonique dédiées à Gabriel le Bras*, II, Paris, p. 1165-1189 ; sur les vêtements du pèlerin, J. Chélini et H. Branthomme, *Les chemins de Dieu, op. cit.*, p. 190-191 ; sur les pratiques et la place du pèlerinage au Moyen Âge, J. Sumption, *Pilgrimage. An Image of Medieval Religion*, London, 1975 ; *Le pèlerinage*, Cahiers de Fanjeaux 15, Toulouse, Privat, 1980 ; C. Leonardi, « Il pellegrinaggio nella cultura medievale », dans *Romei e Giubilei. Il pellegrinaggio medievale a San Pietro (350-1350)*, a cura di M. d'Onofrio, Milano, Electa, 1999, p. 43-48.

11. Cf. par exemple les sculptures monumentales du cloître de Sainte-Trophime d'Arles et de celui de Saint-Guilhem le Désert (XII^e siècle). La plus ancienne représentation monumentale du Christ d'Emmaüs en pèlerin semble être, à la fin du XI^e siècle, celle de la fresque de Sant'Angelo in Formis (monastère campanien dans la mouvance de celui du Mont-Cassin), déjà citée (voir note 9), qui appartient au programme des scènes de la vie du Christ exécuté dans la nef centrale de l'église (M. Gargiulo, article cité n. 1, p. 444-447 et n. 8).

Bibles et Psautiers (fig. 3 et 4), sur les plaques d'ivoire qui ont servi à confectionner la reliure de certains d'entre eux, et à partir du XIII^e siècle, dans les vitraux (fig. 5)¹². À Reims, un Christ pèlerin monumental, reconnaissable à son chapeau à larges bords (fig. 6), avait été placé dans les années 1250-1260 sur la façade occidentale de la cathédrale, sous un pinacle, à l'étage de la grande rose, encadré des deux disciples d'Emmaüs¹³. En outre, la figure du Christ pèlerin, homme parmi les hommes, n'a pas seulement inspiré à cette époque sculpteurs et autres imagiers qui introduisaient de la sorte une représentation de Dieu contrastant avec le *Pantocrator* qui siège en posture souveraine, et avec le Crucifié, qu'il soit montré en gloire ou ravagé par la souffrance. Dans le jeu liturgique du *Peregrinus*, mise en scène de l'épisode d'Emmaüs probablement née en Normandie dès le XI^e siècle et rapidement diffusée dans toute l'Europe, sous forme de représentations faites le lundi de Pâques, l'usage immédiat et persistant de revêtir les acteurs qui figuraient Jésus et ses deux disciples « en guise de pèlerins » est attesté par les recommandations données dans les didascalies¹⁴. Cette pratique théâtrale a

12. Le tympan du portail latéral nord de l'entrée du chœur à Vézelay associe l'apparition sur la route et la fraction du pain à l'auberge d'Emmaüs. Plusieurs chapiteaux toulousains du XII^e siècle, sur lesquels est représentée l'histoire de la rencontre en plusieurs scènes, sont aujourd'hui conservés au Musée des Augustins de Toulouse. Sur cette iconographie en général, voir R. Rudrauf, *Le repas d'Emmaüs*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1955, 2 vol. ; F. Bœspflug, *Arcabas. Les Pèlerins d'Emmaüs*, Genève, le Tricorné, 1995, 2004². Une mise à jour des informations est attendue de Claire Bonnotte, qui achève sa thèse de doctorat (dir. J.-P. Caillet, Paris X Nanterre) sur « Le thème iconographique des Pèlerins d'Emmaüs au regard des évolutions spirituelles et liturgiques de l'Occident (XI^e-XVI^e s.) ».

13. Ces statues en pierre calcaire de Courville, hautes de 4 m 50, pesaient chacune 6 à 7 tonnes. Elles ont été détruites par un incendie pendant la première guerre mondiale, en 1917. Une copie a remplacé sur la façade l'original du Christ pèlerin, dont on a seulement conservé le visage, empreint d'une intense spiritualité, et aujourd'hui présenté au Musée de l'œuvre de la cathédrale. Sur cette sculpture admirable, voir W. Sauerlander, *La sculpture gothique en France 1140-1270*, Paris, 1972, pl. 191 et surtout pl. 228 (ici reproduite dans la fig. 6), qui donne une photo ancienne de la tête encore intacte, prise avant les détériorations dues à l'incendie. Je remercie L.-J. Bataillon, D. Bruna et M. Bur pour les informations qu'ils m'ont procurées sur ces sculptures.

14. Par exemple, dans le *Peregrinus* du ms. Rouen BM 222 (*in similitudinem peregrinorum*) : Cf. G. Cohen, *Anthologie du drame liturgique*, Paris, Cerf, 1955 ; voir aussi K. Young, *The Drama of the Medieval Church*, Oxford, 1933, p. 451-483, pour la description précise des vêtements de l'acteur qui représente le Christ, *ad modum peregrini paratus, peram cum longa palma gestans, pilleum in capite habens, hacla vestitus et tunica, nudus pedes*. On notera la mention du *pilleus* (voir plus haut n. 1) et des pieds nus, qui sont par ailleurs une constante dans l'iconographie, prenant la suite, dans une certaine mesure, du type mosaïque dans l'épisode du Buisson ardent, comme me l'a fait encore observer Daniel Russo. Sur le jeu du *Peregrinus*, voir R. G. A. Kurvers, *Ad faciendum peregrinum. A study of the liturgical Elements in the latin Peregrinus Plays in the Middle Ages*, Berne, Peter Lang, 1996 ; et sur la figuration de Dieu au théâtre, F. Bœspflug, « Dieu en images, Dieu en rôles. Positions théoriques et faits d'histoire », dans *Dieu et les dieux dans le théâtre de la Renaissance*, Actes du XVI^e Colloque international d'Études humanistes, juillet 2002, Turnhout, Brepols, 2006, 11-35.

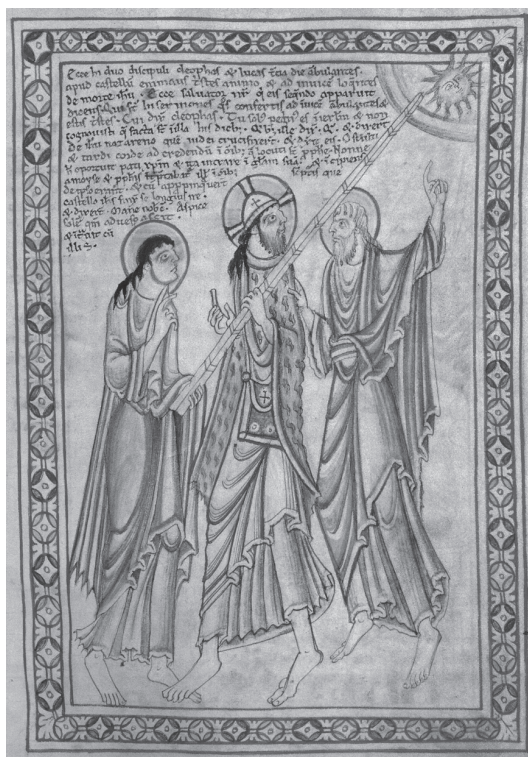


FIG. 3. – Le Christ et les deux disciples s’arrêtent au crépuscule à Emmaüs. Psautier de Saint-Albans, XII^e siècle. Hildesheim, Saint-Godehard, ms 1, fol. 35r (p. 69).

certainement guidé le pinceau du miniaturiste du *Psautier de Saint-Albans*, dans trois enluminures successives réalisées en pleine page, et respectivement consacrées à montrer les trois moments narratifs de l’arrivée à Emmaüs (fig. 3), de la fraction du pain, et de la disparition immédiate de Jésus aux yeux des disciples qui venaient de le reconnaître¹⁵.

15. À propos de cette série exceptionnelle, peinte dans un recueil fait pour des moines mais donné après 1130 à la sainte femme ermite Christina de Markyate par l’abbé de Saint-Albans, voir O. Pächt, C. R. Dodwell, F. Wormald, *The Saint Albans Psalter*, Londres, 1960, en particulier p. 743-774 ; J. Geddes, *Der Albani-Psalter. Eine englische Prachthandschrift des 12. Jahrhunderts für Christina von Markyate*, Regensburg, 2005, fig. 58-60 ; *Vie de Christina de Markyate*, éd. et trad. P. L’Hermite-Leclercq et A.-M. Legras, Paris, CNRS Éditions, 2007, vol. II, p. 309-318 : « Où se trouvait le psautier de Saint-Albans entre le XII^e et le XVI^e siècle ? ».



FIG. 4. – L'entrée du Christ et des deux disciples à Emmaüs. Psautier d'Ingeburge, début du XIII^e siècle. Chantilly, Musée Condé, ms. 9, f. 30v.



FIG. 5. – Le Christ et les disciples sur la route d'Emmaüs. Paris, Sainte-Chapelle, vitrail (détail), milieu du XIII^e siècle.



FIG. 6. – Le Christ pèlerin (détail). Reims, façade occidentale de la cathédrale, sculpture du milieu du XIII^e siècle. Photographie prise avant l’incendie de 1917 (d’après W. Sauerlander).

1. Contemplation et hospitalité

Contrairement aux jeux liturgiques, les miniatures des psautiers de luxe tels que celui de Saint-Albans n’étaient guère connues des foules. Il en va de même du Christ pèlerin de Silos, placé dans l’endroit du monastère le plus inaccessible à ceux qui ne faisaient pas partie de la communauté. Dans le cloître, lieu de prière et de méditation par excellence, les moines qui considéraient cette sculpture étaient invités à emboîter le pas, mentalement, aux disciples d’Emmaüs, et à suivre le Christ à leur tour, à condition que ce fût pour un cheminement tout spirituel, à une époque où la règle de stabilité était remise à l’honneur dans les monastères, tandis que, du même mouvement, le combat contre les moines gyrovagues se durcissait. Le sermon que Raoul Ardent, à la fin du XII^e siècle, a composé sur l’évangile d’Emmaüs, à l’adresse de *claustrales*, s’en

fait l'écho¹⁶. Les encouragements qu'il y prodigue aux moines en faveur du pèlerinage intérieur et du colloque spirituel prennent appui sur le moment central de la péricope évangélique, qui associe précisément la marche d'une part, le dialogue entre Jésus et les disciples d'autre part. Mais la composition riche et soignée du pilier de Silos suggère aussi la halte du soir, discret rappel de la suite de la péricope qui avait, aux siècles précédents, retenu toute l'attention des commentateurs en tant que figure parlante du précepte d'hospitalité. Un tel devoir, qui incombe à tout chrétien, est fondamental pour les moines, comme le redisent à satiété règles, coutumiers, et pratiques. C'est donc aussi par rapport à cette tradition séculaire qu'il faut tenter de situer l'invention de l'image du Christ pèlerin dont le sculpteur anonyme de Silos a su évoquer toute la complexité.

L'identification du Christ avec l'hôte de passage accueilli et soigné allait de soi, selon l'enseignement d'un autre passage des évangiles, celui qui, au chapitre 25 de saint Matthieu, donne la liste des œuvres de miséricorde, devenue l'étalon de la désignation des élus et des damnés lors du Jugement dernier. Nourrir, désaltérer, vêtir, visiter, soigner, mais aussi accueillir¹⁷ sont les gestes élémentaires à l'égard des nécessiteux par lesquels tout chrétien est assuré de nouer le lien de charité avec Dieu selon ce qu'assure Jésus au terme de son enseignement, en Mt 25, 40 : *Quamdiu fecistis uni de his fratribus meis minimis mihi fecistis* (« Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait »). Or, la relation entre ce précepte et l'épisode d'Emmaüs constitue la matière principale des enseignements des Pères dans leurs commentaires de la péricope de Luc : « Retiens ton hôte, si tu veux connaître le Sauveur », enjoint

16. Raoul Ardent, *Homilia* 53, PL 155, 1857 B-CD : *Nam subditur ; Et factum est dum fabularentur in via, et secum quaerent, et ecce Jesus appropinquans ibat cum illis. Diligamus ergo, fratres mei, Dominum Jesum, et de eo semper meditari, semper colloqui gaudeamus, quoniam se diligentes, et de se meditari et colloqui gaudentes, sua praesentia non privabit, sed procul dubio erit nobis comes individuus in via hujus mundi, sicut ipse promisit dicens : Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem saeculi (Matth. 28). Quoniam vero discipuli, et si eum diligebant, tamen de ejus resurrectione et divinitate dubitabant, ideo et si eis apparuit, tamen eis speciem quam agnoscerent, non ostendit. Sed quod intus habebant, hoc eis exterius exhibuit. Et quia de se dubitabant, se dubium esse demonstravit eis. Nam sequitur : Oculi autem eorum tenebantur, ne eum agnoscerent. Itaque, fratres mei, a cordibus nostris omnem dubietatem excludamus, et Christi divinitatem et humanitatem, passionem et resurrectionem, certa fide credamus, ut eum non in peregrino habitu, sed sicuti est, facie ad faciem videre mereamur.*

17. Soit au total six œuvres proprement « évangéliques », auxquelles on ajoutera, pour compléter l'énumération septénaire des œuvres de miséricorde corporelle, l'inhumation des défunts d'après le livre de Tobie (voir M. H. Vicaire, « La place des œuvres de miséricorde dans la pastorale en pays d'Oc », dans *Assistance et charité*, Cahiers de Fanjeaux n° 13, Toulouse, Privat, 1978, p. 21-44.

Augustin dans le sermon 235, pour le lundi de Pâques¹⁸. La brève homélie 73 de Grégoire le Grand pour cette même circonstance, quant à elle, s'achève sur l'anecdote, racontée en détail et maintes fois répétée ensuite, de ce père de famille accoutumé à pratiquer l'hospitalité à l'égard de tous, et comblé d'avoir ainsi accueilli un jour, sans le savoir, le Christ lui-même *in veste peregrini*, aussitôt disparu : celui-ci, en effet, lui avait révélé son identité en rêve la nuit suivante¹⁹. L'épisode est resté fameux. Au XII^e siècle, Pierre de Blois, dans une lettre à l'abbé et au couvent de Saint-Albans où il se plaint du peu d'hospitalité qui règne en ces lieux, leur rappelle les devoirs qui leur incombent d'après Mt 25, et mentionne le commentaire de la péricope d'Emmaüs que fait Grégoire dans l'homélie 73, proposant de reconnaître le pontife lui-même dans le héros de l'histoire exemplaire qui y est rapportée²⁰.

De la révélation du Christ *in veste peregrini* par les songes à la mise en scène immédiate de cette croyance par l'image, il y avait un pas que l'on a longtemps, semble-t-il, hésité à franchir. Le lieu de convergence entre les pratiques d'hospitalité et l'enseignement du Christ dans les Évangiles était plutôt suggéré par la conformité entre

18. *Tene hospitem, si vis agnoscere Salvatorem* (PL 38, 1118 ; cf. aussi sermon 236, col. 1120-1122 : *discite hospites suscipere, ubi agnoscitur Christus* ; des citations de Mt 25, 35-40 sont données ici à l'appui des propos). Augustin nous renseigne aussi, dans ses sermons du temps de Pâques, sur l'usage liturgique, qui se maintiendra ensuite de manière immuable, de lire l'évangile d'Emmaüs le lundi de Pâques.

19. Grégoire, *Hom.* 23, PL 76, 1182-1183, ici 1183 B-D : *Quidam paterfamilias cum tota domo sua magno hospitalitatis studio serviebat ; cumque quotidie ad mensam suam peregrinos susciperet, quodam die peregrinus quidam inter alios venit, ad mensam ductus est. Dumque paterfamilias ex humilitatis consuetudine aquam vellet in ejus manibus fundere, conversus urceum accepit, sed repente eum in cujus manibus aquam fundere voluerat non invenit. Cumque hoc factum secum ipse miraretur, eadem nocte ei Dominus per visionem dixit : Caeteris diebus me in membris meis, hesterno autem die me in memetipso suscepisti. Ecce in iudicium veniens, dicet : Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis (Mt. 25, 40). Ecce ante iudicium cum per membra sua suscipitur, susceptores suos etiam per semetipsum requirit ; et tamen nos ad hospitalitatis gratiam pigri sumus. Pensate, fratres, quanta hospitalitatis virtus sit. Ad mensas vestras Christum suscipite, ut vos ab eo suscipi ad convivia aeterna valeatis. Praebete modo peregrino Christo hospitium, ut vos in iudicio non quasi peregrinos nesciat, sed ut proprios servulos recipiat ad regnum, ipso adjuvante qui vivit et regnat Deus in saecula saeculorum. Amen.*

20. *Ubi est, quaeso, illa hospitalitatis gratia, quam olim vestri antecessores exercebant in Scythim ? Mutius, Apollonius, Paphnutius, Macarius, Antonius, Paulus : inter quos diutissime certatum est pia contentione, quis alteri panem frangeret, cum Dominus gratia hospitalitatis quotidianum annonae stipendium duplicasset. Edictum principis apostolorum est : Estote hospitales invicem sine murmuratione (1 Pt 4). Princeps etiam principum in iudicio tremendo quibusdam dicturus est : Hospes fui, et non collegistis me (Mt. 25). Hospitalitatis fuit meritum, quod duo discipuli euntes in Emmaus, acrisia sublata, in fractione panis Dominum cognoverunt. Plerique etiam autumant beatum Gregorium fuisse illum patremfamilias qui in expositione eiusdem evangelii legitur in leproso Dominum suscepisse. (Epistula XXIX ad abbatem et conventum Sancti Albani, PL 207, 99B ; pour l'identification de Grégoire dans l'épisode, cf. Iohannes Diaconus, *Vita Gregorii*, 2, 22, PL 75, 95 C).*

l'humilité des chrétiens cultivée dans l'accueil des pauvres d'une part, et celle de Jésus se faisant serviteur d'autre part, quand il se mit à laver les pieds de ses apôtres le soir du Jeudi saint. On trouve par exemple dans le *Livre de prières de Madame Marie* (sans doute Marie de Rethel, dame d'Enghien, morte en 1315) deux miniatures éloignées l'une de l'autre dans le livre, mais dont la composition est délibérément identique. L'une représente sainte Élisabeth de Thuringe à genoux lavant les pieds d'un lépreux ; l'autre, Jésus à genoux lavant les pieds de saint Pierre lors de la Cène²¹. L'enquête sur la fréquence des associations de ce type resterait à mener. Toutefois, un autre indice mérite qu'on s'y arrête quelque peu, du fait de son ancienneté. Il s'agit des traces indirectes de la décoration, faite aux temps carolingiens, de la salle qui, dans le monastère bénédictin de Saint-Riquier, était dévolue à l'accueil des pauvres et voyageurs de passage, conformément aux préceptes rigoureux de l'hospitalité monastique. Les peintures exécutées sur les murs de cet édifice sont aujourd'hui disparues, mais on peut en restituer certains éléments à l'aide des textes qui furent composés pour les commenter et qui étaient normalement inscrits sur les murs à proximité des scènes qu'ils expliquaient. Tel est le cas de deux vers transmis dans un poème du IX^e siècle produit dans ce monastère, les *Carmina Centulensia*, qui déclarent à propos de cette salle :

*Iam quia hic sedeo Christus sub imagine servi
Ac peregrino habitu iam quia hic sedeo*²²

Le premier vers, de toute évidence, peut être compris comme une allusion à une représentation du Lavement des pieds par le Christ « serviteur » au soir du Jeudi saint (*sub imagine servi*), un geste dont le souvenir était aussi régulièrement ravivé au sein des monastères dans l'importante pratique du *mandatum*. Le second pourrait être interprété comme la description d'un Christ pèlerin accueilli par un moine qui lui laverait les pieds, en écho à l'autre scène... Mais ne faut-il pas plutôt lire dans la formule *peregrino habitu (...) sedeo*, plus simplement, la désignation des hôtes de passage présents en ce lieu, qui seraient de la sorte identifiés au Christ ? En ce cas, lui

21. A. Stones, *Le livre d'images de Madame Marie. Reproduction intégrale du manuscrit Nouvelles acquisitions françaises 16241 de la Bibliothèque nationale de France*, Paris, Cerf, 1997 : f. 31 et 103 v, commentés aux p. 53 et 102.

22. *Carmina Centulensia*, MGH, *Poetae lat. aevi Carolini* t. III, p. 344, cité dans P. Deschamps et M. Thibout, *La peinture murale en France. Le haut Moyen Âge et l'époque romane*, Paris, 1951, p. 13 et n. 7, qui en déduisent qu'il s'agit ici d'une image peinte du Christ pèlerin.

seul aurait été représenté, par la peinture, en posture d'humilité dans l'épisode du Lavement des pieds, tandis que la reconnaissance du Christ dans la personne des hôtes de passage mentionnée dans le second vers serait implicitement fondée sur la mémoire vive – et entretenue par les homélies, nous l'avons vu –, des préceptes énoncés dans l'évangile de Matthieu, et couronnés par l'assertion de Jésus : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait » ?

En effet, si l'identification entre le Christ et le pauvre accueilli en son nom est bien présente et sans cesse répétée dans les écrits médiévaux, la représentation, sous les traits du Christ pèlerin, du pauvre de passage, du voyageur accueilli et soigné, n'est attestée de manière indiscutable, à ma connaissance, que dans des documents tardifs²³. Un exemple magnifique, daté du début du XVI^e siècle, est celui de l'immense panneau de céramique qui met en scène cette œuvre de miséricorde, parmi quelques autres, sur la façade de l'hôpital de Pistoia, qui était aussi une halte de pèlerins (fig. 7). Sur ce panneau qui mesure 5,12 m sur 1,37 m, le centre de la composition représente un chanoine hospitalier à genoux, en train de laver les pieds d'un pèlerin nimbé dans lequel il est aisé de reconnaître le Christ. Il porte une sorte de surcot en peau de mouton au dessus de sa longue tunique et le pied gauche posé au sol est chaussé d'une sandale à fines lanières. À gauche est représentée l'arrivée de pèlerins (deux d'entre eux portent des coquilles sur leur chapeau), au premier rang desquels se trouve à nouveau le Christ, reconnaissable à son auréole et à son visage identique à celui du Christ assis au centre ; un bâton à la main et le surcot en forme de cape sur les épaules, il est à l'image des autres pèlerins, dont il se distingue pourtant par le chapeau rejeté dans le dos, la longue tunique qui lui descend aux chevilles, et les pieds nus, qui esquissent un mouvement de marche. Un peu plus tôt, un retable tout aussi monumental, consacré à saint Augustin et commandité par les tanneurs de Barcelone pour le couvent des ermites de Saint-Augustin de la ville, présentait déjà, sur un des

23. Sur les témoignages textuels, voir M. Mollat, *Les pauvres au Moyen Âge, Étude sociale*, Paris, Hachette, 1978. L'iconographie de sainte Élisabeth de Thuringe, qui exalte fortement ses gestes d'hospitalité, comme le montre aussi l'exemple du livre de prières cité ci-dessus, ne présente rien de tel, alors même que l'accueil du Christ sous l'apparence du lépreux est un motif important des légendes et des *exempla* à son propos, comme l'ont encore récemment démontré les recherches d'O. Gecser, *Aspects of the Cult of Saint Elisabeth of Hungary with a Special Emphasis on Preaching, 1234-c.1500*, Ph.D Dissertation in Medieval Studies, Budapest, Central European University, Department of Medieval Studies, 2007.



FIG. 7. – L'accueil des voyageurs à l'hôpital. Pistoia, Ospedale del Ceppo, panneau de faïence (5,12m x 1,37m), début du XVI^e siècle.

immenses panneaux des ses volets latéraux, la scène rare du saint évêque pratiquant l'hospitalité envers un hôte qui n'est autre que le Christ (fig. 8)²⁴. Il convient d'observer que les gestes du lavement des pieds et de l'agenouillement, communs aux deux scènes d'hospitalité que nous venons de considérer, suggèrent encore une fois un rapprochement, qui n'existe que dans les images, avec la pratique du *mandatum*.

Sans pouvoir récuser l'hypothèse que Saint-Riquier ait déjà compté dans la salle d'accueil des pèlerins une représentation figurée du Christ pèlerin, j'incline à penser que l'on peut faire l'économie d'une telle interprétation des deux vers des *Carmina centulensia*. En ce cas, l'émergence au XV^e siècle de la scène d'hospitalité au bénéfice du Christ nous donnerait plutôt l'indice d'une appropriation, par les imagiers et leurs commanditaires, d'un motif rendu familier par d'autres voies. La dimension monumentale et la localisation de ces images en des lieux ouverts laissent aussi entendre à quel point, en cette fin du Moyen Âge, la figure du Christ pèlerin pouvait être devenue familière à tous.

24. Chaque panneau mesure 2,63 m sur 1,93 m. La composition, commandée en 1463 et achevée en 1486, serait, pour ce panneau au moins, de Raphaël Vergos plutôt que de Jaume Huguet lui-même, à qui le retable, aujourd'hui conservé au Musée d'art catalan de Barcelone, est attribué. Sur cette œuvre, voir P. et J. Courcelle, *Iconographie de saint Augustin. Les cycles du XI^e siècle*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1969, p. 135-141.

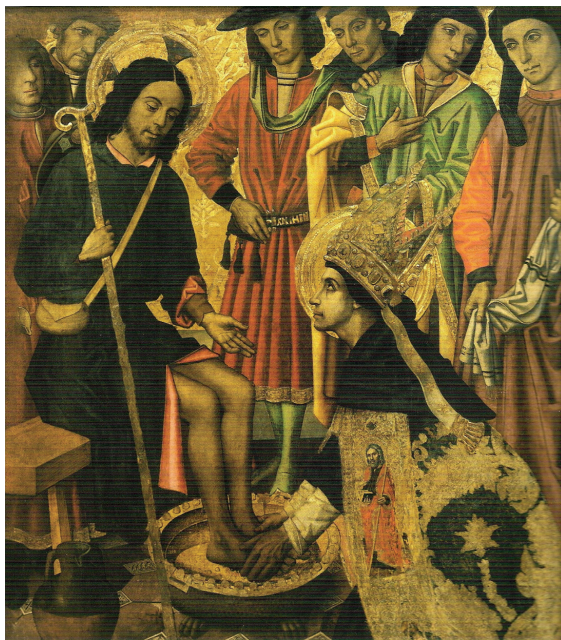


FIG. 8. – Saint Augustin lave les pieds du Christ pèlerin. Jaume Huguet (ou Raphaël Vergos ici), 1463-1468, panneau de retable (2,63 m x 1,93 m). © MNAC – Musée National d'Art de Catalunya. Barcelona.

2. Sermons du XIII^e siècle

Dans la chronologie que je me suis efforcée de reconstruire, et dont l'étape carolingienne est bien hypothétique, les jeux liturgiques du XI^e siècle ont certainement joué un rôle capital. Ce sont eux qui ont servi de relais majeur à la diffusion de la figure du Christ pèlerin, ou plutôt des trois pèlerins cheminant vers Emmaüs, puisque tous trois sont, selon les didascalies du jeu du *Peregrinus*, habillés à l'identique.

Une autre étape est franchie au XIII^e siècle, du fait de la démultiplication des démarches de communication du message religieux qui caractérise cette période, et de la place nouvelle désormais ménagée à la prédication au peuple. On songe aussitôt aux frères mendiants, dont le rôle a été à l'évidence déterminant dans ce travail de dissémination du message religieux. Il faut peut-être ajouter que ces frères, qui ont choisi résolument, à la différence des moines, un mode de vie itinérant, ont été en quelque sorte portés de ce fait à considérer

le modèle du Christ pèlerin et à se l'approprier, dans un sens plus littéral que ne le faisaient les moines, à qui l'on recommandait de plus en plus, depuis le XII^e siècle, la stabilité et l'intériorisation de l'expérience pèlerine sur le mode du cheminement spirituel²⁵. La sensibilité d'un saint François au Christ *in via*, selon l'enseignement de saint Grégoire dont il avait pu se pénétrer à la faveur de la lecture quotidienne du bréviaire, n'est pas à négliger non plus²⁶. Les frères mendiants, cependant, n'ont pas été les seuls à occuper le devant de la scène en matière de prédication. Ils ont été précédés par la génération des maîtres des écoles, qui ont encouragé la lecture commentée des Écritures comme une propédeutique par rapport à l'enseignement au peuple, entre les dernières décennies du XII^e et les premières décennies du XIII^e siècle. C'est dans ce milieu que surgissent les premières traces d'une attention soutenue au Christ pèlerin comme à une figure qui se suffit à elle-même, sans relation explicite avec le récit d'Emmaüs.

JACQUES DE VITRY

C'est ainsi qu'il est représenté à l'imagination des pèlerins auxquels Jacques de Vitry, dans les années 1220, prévoit d'adresser l'un de ses sermons ordonnés selon les états de vie²⁷. Il y est d'emblée décrit comme le modèle de prédilection pour eux, promu à

25. Il n'est pas certain d'ailleurs que la métaphore du Christ pèlerin ait eu de l'importance en tant que telle dans les sermons aux moines. Ni Bernard de Clairvaux ni Gueric d'Igny ne paraissent y avoir eu recours dans leur prédication, si on en juge par les textes conservés, et Gueric d'Igny, lorsqu'il réfère à l'hospitalité des disciples d'Emmaüs, l'interprète comme la figure du désir spirituel d'attirer Dieu dans « l'auberge du cœur » (*atrahere in hospicium cordis*) : ainsi dans son sermon pour le troisième dimanche de l'Avent (PL 185, 18A ; éd. et trad. J. Morson, H. Costello et P. Deseille, SC 166, 1970, p. 118).

26. Voir F. Accrocca, « "Natus fuit pro nobis in via" (Off. Pass. XCV, 7). Gregorio Magno fonte di Francesco d'Assisi », *Collectanea Franciscana*, 70, 2000, p. 337-343. La *Regula non bullata* déclare que le Christ *fuit pauper et hospes et vixit de elemosynis ipse et beata Virgo et discipuli eius*. Thomas de Celano atteste même, dans le récit où François se déguise en pèlerin et vient demander l'hospitalité à ses frères le jour de Pâques, un désir d'imiter le Christ pèlerin (selon le titre : *quomodo se Christi exemplo sicut peregrinum habuit*) en référence immédiate à l'épisode d'Emmaüs. Il conclut en effet le chapitre par ces mots : *Similem hunc fuisse peregrino illi qui solus erat in Ierusalem eodem die, facti series probat. Cor nihilominus ardens in discipulis, dum loqueretur, effecit (Vita secunda, 61, E. Menesto et S. Brufani (éd.), Fontes francescani, Assisi, 1995, p. 499)*. Ces précisions me viennent d'André Vauchez, à qui j'exprime ma vive gratitude.

27. Les *sermones ad status* font partie des trois grandes collections de sermons écrites par Jacques de Vitry, sans doute à la fin de sa vie, dans la période où il fut cardinal (1229-1240). Il s'appuie cependant pour les rédiger sur son expérience antérieure, très riche et très appréciée, de prédicateur en Occident et en Orient : J. Longère, introduction à : *Jacques de Vitry, « Histoire occidentale »*. *Historia occidentalis (Tableau de l'Occident au XIII^e siècle)*, traduction de G. Duchet-Suchaux, Paris, Cerf, 1997, p. 20-27. L'extrait du sermon 1 *ad peregrinos* évoquant le Christ pèlerin est donné ici même en annexe.

côté de la figure classique d'Abraham, « le premier pèlerin » à qui Dieu a intimé l'ordre de quitter sa terre. Le motif spirituel sous-jacent est celui de la condition pèlerine de tout homme sur cette terre, jusqu'à ce qu'il rejoigne sa vraie maison au ciel. Les pères de l'Église, au premier rang desquels saint Augustin, l'ont abondamment utilisé dans leurs enseignements²⁸, bien avant Jacques de Vitry, mais celui-ci, familier par ailleurs de la Terre sainte depuis son séjour à Acre dont il avait été l'évêque pendant une petite dizaine d'années (1217-1225), y ajoute sa touche personnelle. Il façonna pour son auditoire un portrait appuyé et inattendu du Christ, à la fois pèlerin sur terre à cause du voyage en Égypte qu'il fit dans sa petite enfance pour échapper au massacre décidé par Hérode, et étranger par le lieu de sa naissance comme par celui de son ensevelissement dans le tombeau, qui appartenait à Joseph d'Arimatee, et aussi, du fait de la vie itinérante qu'il a choisi de mener, allant sans cesse d'un endroit à un autre, et se faisant accueillir dans les maisons d'autrui, lui qui n'avait pas de maison en propre. Le maître séculier va jusqu'à inscrire dans ce portrait la compassion de Dieu pour les pèlerins à qui il s'adresse : elle s'est épanouie dans l'expérience du pèlerinage que Dieu fait homme accomplir sur terre, à la manière de ce que peuvent éprouver d'anciens pèlerins envers ceux qui entreprennent à leur tour de prendre la route.

PHILIPPE LE CHANCELIER

Un autre prédicateur lui fait écho dans un sermon daté du 1^{er} septembre 1228, jour de la fête de Saint-Gilles, et dont la rubrique nous apprend aussi qu'il fut donné à Vauvert près de Paris, en faveur des frères mineurs depuis peu arrivés sur place et en quête de soutiens pour financer la construction de leur couvent. Il s'agit de Philippe le Chancelier, exact contemporain de Jacques de Vitry mais qui, tout en ayant étudié comme lui la théologie à Paris, fut

28. En particulier Ambroise, *In Abraham*, c. 9, sur Gen. 15, 13 (PL 14, 484-485) : *Peregrinum, inquit, erit semen tuum, sive quia omnes homines peregrini esse debeamus in hac terra, omnium etenim pater est Abraham, sive quia verum semen Abrahae peregrinetur in hoc mundo. Illud enim verum semen est, de quo dictum est : In Isaac erit semen tuum (Gen. 21, 12). Denique qui se Abrahae haeridem agnoscebat ait : Advena ego sum in hac terra et peregrinus, sicut omnes patres mei (Ps.38, 13). Qui enim peregrinus hic fuerit, civis in coelo est ; qui autem in hac terra omnem animae suae substantiam constituendam putaverit, haereditatemque hujus terrae acquirendam exsultaverit, a Dei regno excludetur. Unde Apostolus ad fideles viros, et cives Hierusalem illius quae in coelo est, et Ecclesiae filios dicit : Ergo jam non estis advena atque peregrini : sed estis cives sanctorum, et domestici Dei (Eph. 2, 19).*

beaucoup plus casanier puisqu'il passa la plus grande partie de sa vie dans la capitale capétienne, où il devint chancelier de Notre-Dame en 1217, avant de briguer vainement le siège épiscopal en février 1228. Dans ce sermon, il procède à l'exégèse systématique du verset d'Isaïe (60, 10) qu'il a choisi, avec beaucoup d'à propos, comme thème initial : « Les fils des pèlerins construiront tes murs » (*Aedificabunt tibi filii peregrinorum muros tuos*). Ces « fils des pèlerins » sont, selon l'interprétation proposée par le prédicateur, les imitateurs du Christ et des saints. Dans le développement qui y correspond, surgit donc à nouveau le motif du Christ pèlerin, ou plutôt cette fois « grand pèlerin », venu enseigner aux hommes comment pèleriner sur terre²⁹. La coïncidence du message proposé par ces deux prédicateurs peut être fortuite, mais elle signale aussi le contexte nouveau du travail d'exégèse de l'Écriture qui a peu à peu gagné les écoles urbaines, et s'est surtout imposé à Laon, puis à Paris où il atteint des sommets au moment où ces deux hommes y font leurs études. L'école cathédrale parisienne est marquée par l'enseignement de théologie morale dispensé par Pierre le Chantre à partir de commentaires bibliques, au point qu'il est d'usage de parler, pour toute cette génération de théologiens à laquelle appartiennent Jacques et Pierre, de l'école biblico-morale³⁰. Étienne Langton, Prévôtin de Crémone, et Guillaume d'Auvergne, l'heureux concurrent de Philippe au siège épiscopal de Paris, s'y rattachent aussi. Tous partagent la même conviction qu'il est nécessaire, pour être entendu du peuple, de parler son langage, en exploitant les ressources de la langue imagée des Écritures pour accroître l'efficacité de leur enseignement.

D'emblée donc, Philippe dresse le portrait de ce Dieu pèlerin dont la chair reçue dans le sein de la Vierge est le manteau, dont l'exemple est figuré par le bâton ou « bourdon », et le mystère de la passion, par la besace³¹. En le revêtant d'un manteau de dérision

29. Texte publié par D. Vorreux, « Un sermon de Philippe le Chancelier en faveur des Frères Mineurs de Vauvert (Paris) 1^{er} septembre 1228 », *Archivum franciscanum historicum* 68, 1975, p. 3-21. L'extrait relatif au Christ pèlerin est reproduit ici-même en annexe.

30. Sur Pierre le Chantre, voir J. Baldwin, *Masters, Princes and Merchants. The Social Views of Peter the Chanter and his Circle*, Princeton, 1970, 2 vol.

31. Il la rapproche de la besace du jeune David allant affronter Goliath à l'aide des cinq pierres ramassées dans le torrent. Ces pierres dans la besace de David sont, aux yeux de Philippe le Chancelier, la figure des stigmates de la Passion au cours de laquelle le Christ, nouveau David, a vaincu le diable. L'éditeur du texte émet l'hypothèse que Philippe a pu à cet endroit parler de saint François, canonisé six semaines plus tôt, devant un auditoire où ses frères étaient évidemment présents : *Torrentis est vita transitoria et mortalis. Quinque lapides de torrente sumpti sunt quando mortalis sanctus quinque locis vulneratus est*. Mais l'expression sibylline *mortalis sanctus* pourrait aussi désigner la nature humaine du Christ, mortellement atteinte par les blessures par lesquelles,

lors de la Passion, les juifs ont manifesté sa condition de pèlerin, sans la discerner vraiment. Tous les supplices qui lui furent infligés et qu'il traversa pacifiquement sont comme les chiens qui mordent le bâton des pèlerins, sans parvenir à les dissuader d'avancer pour parvenir au bout de leur route. Et cette route empruntée par le Christ pèlerin est elle-même esquissée dans toute son ampleur, depuis la descente du ciel sur la terre jusqu'au retour au ciel, après la résurrection³². Lors de son ascension, en effet, il était encore revêtu d'un manteau, le « manteau coquillé » (*chlamide coquillata*) de sa chair glorifiée. Ces coquilles n'étaient autres que les cicatrices de ses plaies, montrées à Thomas incrédule, et que les anges à leur tour virent avec étonnement quand il monta aux cieux. Et la meilleure preuve qu'il embrassa ce statut de pèlerin, tout en le revêtant de la plus grande dignité, lui-même l'a donnée, constate Philippe le Chancelier, en choisissant d'apparaître sous la forme du pèlerin (*in specie peregrina*) aux disciples qui se rendaient à Emmaüs.

Ce petit passage d'une vingtaine de lignes est exceptionnel de densité et de trouvailles, dépassant les recettes pédagogiques pour atteindre à une authentique création poétique, bien à la mesure du compositeur de conduits que fut aussi Philippe le Chancelier³³. L'oxymore de la chlamide coquillée, répété trois fois dans les cinq dernières lignes du passage, assume le paradoxe d'un Dieu incarné qui est tout à la fois le tout puissant souverain dont l'ascension au ciel entre les anges est représentée en sollicitant le souvenir encore vivace des triomphes impériaux³⁴, et l'humble pèlerin, arborant

ajoute aussitôt Philippe, le diable « était lapidé et crucifié » (*Unde vulnus lapis fuit diabolo, quia eis lapidabatur et crucifigebatur diabolus*).

32. L'idée vient sans doute de la Glose interlinéaire sur le psaume 18, verset 6 (*Exultavit ut gigas ad currendam viam, a summo celo egressio eius*) qui commente en ces termes : *A summo : ab equalitate patris : exiit a Patre et ueni in mundum, iterum relinquo mundum et uado ad Patrem* (Ioh. 16, 28) (Strasbourg, II, 476 B). Ce verset du psaume 18 est d'ailleurs cité par Philippe dans son développement.

33. Voir A.-Z. Rillon, « Convaincre et émouvoir. Les conduits monodiques de Philippe le Chancelier, un médium pour la prédication », dans *La place de la musique dans la culture médiévale. Actes du Colloque organisé à la Fondation Singer-Polignac le mercredi 25 octobre 2006 (Rencontres médiévales européennes)*, O. Cullin (éd.), Turnhout, Brepols, 2007, p. 99-114 ; Eadem, *Philippe le Chancelier et son oeuvre : étude sur l'élaboration d'une poétique musicale*, thèse de doctorat de musicologie, Poitiers, 2008 (2 vol. dactyl.).

34. Le motif est quelquefois présent dans les sermons sur l'Ascension : Honorius Augustodunensis y recourt massivement dans son sermon pour la circonstance (*Speculum ecclesiae*, Sermon *De ascensione Domini*, PL 172, 955-960 : *O qualis laetitia hodie in coelo angelis oritur dum Dei Filius, qui de palacio in carcerem pro servo, immo de patria in exilium, exul pro exule, dirigitur; hodie cum triumpho in regnum Patris revertitur ! Unde et haec dies triumphus Dei appellatur in qua a senatu coelestis curiae ymnidicis laudibus exceptus mortis triumphator, vitae auctor glorificatur* (etc).

fièrement sur son vêtement les petits insignes qui attestent aux yeux de tous l'accomplissement de son voyage rédempteur. Et l'on peut à juste titre, à mes yeux, parler ici de métaphore vive, à la fois parce qu'elle fait sens immédiatement pour ceux qui écoutent le sermon, et parce qu'elle est promise à un durable succès dans les sermons des générations suivantes de prédicateurs.

CONSTANTIN D'ORVIETO

Le sermon de Philippe le Chancelier à Vauvert est connu par un seul manuscrit. Sans doute, beaucoup de gens étaient présents quand il le prononça, et parmi eux, la trentaine de frères mineurs qui espéraient, grâce à l'appui de ses propos, recevoir les aumônes dont ils avaient cruellement besoin. Cependant, ce ne sont pas eux qui ont assuré le succès immédiat de la métaphore, mais plutôt les Dominicains. Dès avant 1251, elle surgit et s'impose dans un sermon modèle entier, qui est plutôt un plan squelettique dans lequel chaque assertion trouve sa solidité dans l'autorité scripturaire qui l'accompagne et la garantit³⁵. Ce *processus*, composé par Constantin d'Orvieto pour le lundi de Pâques, est construit tout entier sur le verset 18 de la péricope de Luc, dans lequel Cléophas déclare au Christ : *Tu solus peregrinus es in Ierusalem...* « Tu es bien le seul “étranger” à Jérusalem à ne pas savoir ce qui s'est passé ». Mais le verset, tronqué, se réduit en réalité dans le thème du sermon à ses trois premiers mots : *Tu solus peregrinus*, autorisant l'interprétation décalée qui va faire du Christ le seul vrai pèlerin, reconnu comme tel par ses disciples : Toi seul es pèlerin, unique par l'absence de toute faute et donc la gratuité du geste de réparation dans le sacrifice de la croix, unique aussi parce que le cheminement du pèlerin est concomitant, en ce cas seulement, d'un accomplissement de la béatitude, d'une saisie souveraine de toutes choses. Ce que Constantin d'Orvieto récapitule par les deux mots empruntés à la théologie de son temps : ce Christ pèlerin est tout à la fois *viator et comprehensor*³⁶. L'exemplarité, dans ces

35. Le texte de ce plan de sermon est donné ici même en annexe.

36. L'expression est employée entre autres par Alexandre de Halès dans son *Commentaire des Sentences*, par Guillaume d'Auxerre dans sa *Summa aurea*, par Bonaventure dans le *Breviloquium* IV, c. 9 et 10, et dans son sermon sur le Christ maître, et par Thomas d'Aquin dans le *De veritate*, q. 10, a. 11 ad 3 et q. 29, art. 7, dans la *Lectura super Ev. S. Matthei*, c. 17, 20 et dans la *Somme théologique, IIIa pars*. Sur ce motif qui permet de souligner le caractère unique du Christ Dieu et homme par rapport à la condition des hommes ne pouvant être à la fois dans et hors de l'éternité, voir : *Saint Bonaventure, Le Christ maître*. Édition, traduction et commentaire du sermon universitaire *Vnus est magister noster Christus* par G. Madec, Paris, Vrin, 1990, p. 116-118 ; P. Vallin, « La

conditions, s'estompe, pour faire place à la description d'une expérience sans commune mesure avec celle des hommes, si l'on fait exception de ses formes extérieures : les cheminements et les haltes. Ces étapes rythment toute la première partie du sermon : du ciel au monde, du monde à l'enfer, et de l'enfer au ciel en passant à nouveau par le monde³⁷. Méthodiquement l'énumération des haltes permet de parcourir, par le jeu de l'interprétation allégorique, toute l'histoire de la rédemption, depuis l'incarnation jusqu'à l'ascension en passant par la passion, l'ensevelissement, la descente aux enfers et les apparitions du ressuscité³⁸. En filigrane, transparait ici toute la partie centrale du *Credo*, consacrée à la personne du Fils : de la sorte, la métaphore du Christ pèlerin devient un lieu de mémoire contenant la quintessence de la foi des chrétiens relative à l'incarnation et à l'œuvre de salut. La deuxième partie, plus brève, propose

désignation de la personne et de la conscience dans la croissance surnaturelle. Recherches sur l'idée chrétienne de personne », *Revue Thomiste* 100/1, 2000, p. 45-61. Je remercie Adrien Candiard pour les informations qu'il m'a données sur les traces et les usages de cette formule au XIII^e siècle.

37. Sans le dire, le prédicateur fait ici écho à Grégoire le Grand dans son Homélie sur l'Ascension (*hom.* 29 in Ev., PL 76, 1219 A-B) : *Hinc ejusdem Ecclesiae voce per Salomonem dicitur* : Ecce iste venit saliens in montibus, et transiliens colles (Cant. 2, 8). *Consideravit namque tantorum operum culmina, et ait* : Ecce iste venit saliens in montibus. *Veniendo quippe ad redemptionem nostram, quosdam, ut ita dixerim, saltus dedit. Vultis, fratres charissimi, ipsos ejus saltus agnoscere ? De coelo venit in uterum, de utero venit in praesepe, de praesepe venit in crucem, de cruce venit in sepulcrum, de sepulcro rediit in coelum. Ecce, ut nos post se currere faceret, quosdam pro nobis saltus manifestata per carnem veritas dedit, quia exsultavit ut gigas ad currendam viam suam* (Ps. 18, 6), *ut nos ei diceremus ex corde* : Trahe nos post te, curremus in odorem unguentorum tuorum (Ct. 1, 3). Constantin d'Orvieto a pu s'en inspirer directement, ou dépendre de modèles intermédiaires. La glose interlinéaire de Ct. 2, 8 reprend en effet littéralement Grégoire (A. Rusch (éd.), Strasbourg, II, 712A), et Honorius Augustodunensis, dans son sermon pour l'Ascension, ajoute, entre le sépulcre et le ciel, l'étape du monde, également présente dans le *processus* du frère dominicain (*Speculum ecclesiae*, PL 172, 955-960, ici 957B). Autre indice de la réception dont a bénéficié continûment l'interprétation de Grégoire, l'anglo-saxon Cynewulf, probablement un Mercien des environs de l'an 800, dans un poème en vieil-anglais sur l'Ascension qui paraphrase l'homélie pontificale, use également de la métaphore des bonds du Christ, commentant longuement Ct 2,8, aux vers 712 à 755. Sur cet auteur, voir A. Crépin et H. Dauby, *Histoire de la littérature anglaise du Moyen Âge*, Paris, Nathan, 1993, p. 37. Le texte du poème, traditionnellement appelé *Christ II*, et copié dans le Livre d'Exeter (deuxième moitié du X^e siècle), est publié avec traduction française dans C. Stévanovitch, *Cynewulf. Le Christ II*, Nancy II (AMAES hors série, 123), 2006 (commentaires aux p. 206-207 et 362-367). Je remercie vivement André Crépin de m'avoir fourni toutes ces précisions après la présentation orale de cette communication à l'Académie.

38. Ce mouvement n'est pas sans rappeler celui de l'*exitus* et du *reditus* appliqué à la personne du Christ par Thomas d'Aquin dans sa *Somme théologique* – je dois cette suggestion à l'amitié de F. Bospflug. Un autre sermon du XIII^e siècle ajoute encore le retour du Christ lors du Jugement dernier, ce qui est l'occasion de souligner l'étrangeté de cette action de justice qui mène Dieu à condamner : *in iudicio iudicaturus* : *alienum opus est peregrini quia Deum est salvare, alienum opus ab eo est peregrinum perdere vel dampnare* (Paris BnF, lat 3737, f. 11v-113) ; de même, Jean de La Rochelle, dans son sermon du lundi de Pâques sur la péricope d'Emmaüs, note : *Proprie eius (= Iesus) species est species misericordie, species salutaris enim est proprium misereri et parcere. Species vero peregrina est species iustitiae. Alienum enim ab eo est punire. Species propria semper provocat ad amorem* (Paris BnF, lat. 15939, f. 100va-101va, ici 100vb).

une moralisation structurée selon le schéma des trois lieux évoqués à la faveur de ce pèlerinage du Christ : le monde, l'enfer et le ciel doivent être respectivement méprisé, craint et désiré, jusqu'au moment où il sera donné à chacun de devenir « citoyen du ciel et familier de Dieu »³⁹.

CIRCULATION DES MODÈLES

Si l'école biblique parisienne a fait preuve d'une inventivité remarquable au tournant du XII^e et du XIII^e siècle, l'atout majeur des frères mendiants en matière de communication a résidé dans leur maîtrise experte de la standardisation des modèles qu'ils composaient. Ferme-ment structurés, ces petits plans de sermons s'offraient en réalité avec souplesse à toutes les variations imaginables, que l'on reprenne l'ensemble du propos ou que l'on s'en tienne à une des parties structurées du modèle. Par ailleurs, nous savons que les *processus* de Constantin d'Orvieto ont circulé, surtout par le canal de son commentaire de l'Évangile de Luc où il les a réutilisés : Bernardin de Sienne, au XV^e siècle, les connaissait⁴⁰. Il est plus difficile d'évaluer leur audience à Paris aussitôt après leur composition vers le milieu du XIII^e siècle, mais il est certain que le pèlerinage du Christ comme lieu de mémoire de toute la partie centrale du *Credo*, qu'il ait été ou non inventé par Constantin d'Orvieto, y était alors connu. Robert de Sorbon s'en sert dans la première partie d'un sermon donné par lui un lundi de Pâques et conservé par les notes de Godefroid de Fontaines. Toujours sur le thème *Tu solus peregrinus*, il retient seulement, toutefois, la descente de Dieu dans le sein de la Vierge, de la conception à la nativité, puis la vie dans la pauvreté, et enfin la passion. Contrairement à Constantin d'Orvieto en effet, il adopte une autre interprétation de *peregrinus*, « qui veut dire étranger », déclare-t-il d'emblée (*peregrinus idem est quod extraneus*)⁴¹. La figure du Christ pèlerin s'en trouverait abandonnée,

39. *Cives sanctorum et domestici Dei* (Eph. 2, 19). Constantin d'Orvieto rejoint ici le motif de l'homme pèlerin sur terre tel que les Pères avant lui, entre autres Ambroise, l'ont traité (voir plus haut).

40. Cf. C. Cenci, « Il commento al Vangelo di S. Luca di F. Constantino da Orvieto, O. P., fonte di S. Bernardino da Siena », *Archivum fratrum Praedicatorum* 74, 1981, p. 103-145 ; sur la circulation entre exégèse et prédication au XIII^e siècle, voir aussi l'article fondamental de L. J. Bataillon, « De la *lectio* à la *praedicatio* : Commentaires bibliques et sermons au XIII^e siècle », *Revue des Sciences philosophiques et théologiques* 70, 1986, p. 559-574, repris dans Idem, *La prédication au XIII^e siècle en France et en Italie*, Variorum Reprints, CSC 402, Aldershot, 1993, V.

41. Paris, BnF, lat. 16530, f. 173rb-174va (Schneyer, *Repertorium*, V, s.n. Robertus de Sorbonio, p. 229, n° 58). On peut aussi comprendre « étrange » car un peu plus loin il ajoute, après avoir

si Robert de Sorbon n'observait ensuite comment les pèlerins de son temps sont attirés à l'auberge par mille promesses pour être ensuite bien mal traités. Il en va de même, observe-t-il, de ceux qui ont tant promis pendant le carême, mais n'offrent l'hospitalité à Dieu, venant résider en eux quand ils communient à Pâques comme ils viennent de le faire la veille, que par intérêt ou par souci de leur bonne réputation. Il ajoute à cela un dernier développement tout aussi long sur le pèlerinage de vie humaine, dans lequel il recommande de porter la besace de la foi et le bâton d'espérance, et surtout accepter d'être traité sans ménagements, et désigné par de vilains noms, au lieu d'être appelé « bon homme »⁴².

Il est plausible d'admettre que Jacques de Voragine, à la fin du XIII^e siècle, connaissait lui aussi les *processus* de son confrère Constantin d'Orvieto. Les deux sermons modèles qu'il a composés sur le même thème *Tu solus peregrinus* partagent avec ce modèle beaucoup de traits communs, tout en se faisant les témoins, à leur manière, d'un travail incessant sur la métaphore. Beaucoup d'autres sermons permettent de le vérifier à partir de la deuxième moitié du XIII^e siècle, soit qu'ils considèrent les signes d'identité du pèlerin auxquels va venir s'ajouter bientôt le chapeau, c'est-à-dire la couronne d'épines ; soit qu'ils soulignent le caractère accidenté du parcours, ou encore les dangers des mauvaises rencontres ou des hôtes indéliçats⁴³, ce qui va parfois de pair avec des propos

constaté que le Christ *peregrinus in vita* a choisi de vivre dans la pauvreté et la misère : *Extraneum esset si filius regis mendicaret sed hoc incomparabiliter magis est extraneum*.

42. Thème familial à Robert, grand défenseur des béguins (voir N. Bériou, « Robert de Sorbon, le prud'homme et le béguin », dans *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 1994, p. 469-510). Il achève d'ailleurs son sermon en racontant l'*exemplum*, qu'il affectionne, de l'évêque (Guiard) de Laon en voyage vers Rome : celui-ci se protégea des sévices que tentaient de lui infliger des voleurs de grand chemin en changeant de nom et en se déguisant en aide-cuisinier, et de surcroît, pour mieux abuser les voleurs, il fut châtié (avec son consentement) par une gifle du chef cuisinier qui s'affairait à rôti des chapons.

43. La plupart de ces variations sont dans le sermon anonyme sur le verset *Tu solus peregrinus* transmis dans Rome, Angelica 1057 (Schneyer, *Repertorium*, IX, p. 432, n° 58), qui est construit sur une suite de distinctions à trois termes à propos du Christ pèlerin : (1) les trois cheminements vers le monde, puis les limbes, puis le ciel ; (2) les trois maisons du sein de la Vierge, de la crèche et de la croix entre les larrons ; (3) les trois pièces de l'habit : chapeau, bâton, et cotte ou *sclavina* – qui est le nom de l'étoffe servant à faire l'habit du pèlerin, selon ce qu'attestent ensuite les comptes de Francesco di Marco Datini – à la fois déchirée de toutes parts et ornée des insignes du pèlerinage ; (4) dangers survenant des comportements des hôtes, des compagnons, et des voleurs. La suite du sermon, faisant référence au verset 29 (*coegerunt illum*) est consacrée aux avantages que l'on peut attendre de la pratique de l'hospitalité, dans une énumération à cinq termes : multiplication des biens temporels ; allongement de la vie ; obtention de la fécondité qui assure une descendance ; préservation du danger ; rémission des péchés. Le prédicateur, enfin, conclut sur une brève moralisation, dont la distinction ternaire (nous devons pérégriner dans le monde, en enfer et au ciel) reprend littéralement le modèle de Constantin d'Orvieto.

antijudaïques⁴⁴. Passé maître dans l'art de la compilation, Jacques de Voragine a rassemblé la plupart de ces interprétations dans deux textes d'une grande richesse, entièrement consacrés au Christ pèlerin⁴⁵, dont il arrive que l'on perçoive l'audience bien plus tard, par exemple chez Gabriele Barletta, un frère prêcheur napolitain de la fin du xv^e siècle dont les sermons ont été très tôt imprimés⁴⁶. Les modèles construits par Jacques de Voragine sont en outre finement articulés, au point qu'un prédicateur devait pouvoir se contenter d'en sélectionner un ou deux éléments pour construire un sermon entier. Parmi les enrichissements qui semblent venir directement de lui, il y a le motif faisant du Christ à la fois le pèlerin et, selon une autre métaphore évangélique, la voie jalonnée de signes rassurants qui empêcheront de s'égarer sur le chemin de la vie⁴⁷.

En revanche, un prédicateur franciscain contemporain de Jacques de Voragine, Bindo de Sienne, choisit de déplacer le regard intérieur de ses auditeurs vers les attitudes – entre ignorance, indifférence et

44. Par exemple dans le sermon anonyme du ms. Paris BnF, Lat. 3737, f. 111v-113 (Schneyer, *Repertorium*, IX, p. 138, n° 21) : « Les juifs ses frères, "fils de la synagogue", cherchaient à le tuer, ils l'ont considéré comme un étranger » (*habuerunt eum alienum*) » ; ces propos, plutôt rares au demeurant, prolongent les manifestations d'hostilité à l'égard des Juifs pendant la Semaine sainte, souvent attestées.

45. Sermon *Tu solus peregrinus* de la série des principales fêtes du Christ, de la Vierge et des saints, R. Clutius (éd.), *Jacobi de Voragine Sermones aurei de praecipuis sanctorum festis*, Augsburg et Cracovie, 1760, *feria II post Pascha*, p. 147-149 (Schneyer, *Repertorium*, III, p. 254, n° 419) en quatre parties ; la première, de loin la plus longue, est consacrée à l'habit que le Christ a endossé en prenant sa croix et qui associe le bourdon, le chapeau, la *sclavina*, le bâton, les chaussures, et les insignes, à quoi s'ajoute la bénédiction du pèlerin ; la deuxième énumère les quatre chemins, vers le monde, sur la croix, vers les limbes, et vers le ciel, en soulignant le caractère accidenté de toutes ces routes ; la troisième distingue les trois maisons du sein de la Vierge, de la croix et du sépulcre ; la quatrième énumère les dangers : compagnons, hôtes et voleurs. La proximité avec le texte anonyme mentionné plus haut, à la note 43, est frappante. Dans l'autre sermon, qui clôt la série des sermons de carême (*feria secunda Paschae*, sermon I : Schneyer, *Repertorium*, III, p. 244, n° 289 ; éd. G. P. Maggioni ; Iacopo da Varazze, *Sermones Quadragesimales*, Firenze, 2005, p. 524-529), le texte, plus travaillé, comporte une introduction décrivant la condition pèlerine du Christ dans sa vie terrestre, puis cinq parties où sont successivement traités : le vêtement (*sclavina*, besace, chapeau et bâton) ; les chemins accidentés, avec un excursus sur le motif du Christ lui-même *via* ; les trois maisons qui correspondent aux trois haltes du pèlerin matin, midi et soir ; les dangers ; et enfin les insignes, qui attestent l'obéissance à son Père, sollicitent la miséricorde paternelle, garantissent notre propre salut.

46. Sermon sur le thème *Tu solus peregrinus*, dans *Sermones quadragesimales et de sanctis* (T. Kaeppli, SOP II, p. 5, s.n. Gabriel de Brunis de Barulo, n° 1173) : la partie relative au Christ pèlerin démarque étroitement le sermon de la série de carême de Voragine, en sélectionnant dans ce texte les points 1 (*habitum*), 3 (*hospicia*) et 5 (*insignia*), mais elle occupe seulement deux pages au début du sermon (f. 252v-253r), dans une pièce qui en compte au total 14 (f. 252v-259r), et qui est pour l'essentiel consacrée au commentaire du verset *Mane nobiscum*, traitant alors de la béatitude et de la gloire du paradis, selon le titre (*de gloria paradisi*) donné d'ailleurs au sermon.

47. Dans l'édition G. P. Maggioni citée plus haut, p. 527, l. 49-61. Le rapprochement est déjà chez Augustin, sermon 235 pour le lundi de Pâques (PL 38, 1118). Il permet à Voragine d'insister sur le thème de la *sequela Christi* : *Qui ergo non vult errare sequatur Christum, qui est via* (l. 60).

hostilité – de ceux qui auraient dû recevoir le Christ pèlerin au cours de sa vie terrestre, et vers la manière dont le Christ réagira, jusqu’à la fin des temps, répondant à ceux qui continuent à lui infliger pareilles rebuffades avec une persévérance infinie qui le fait revenir à la charge sans cesse, pour être enfin accueilli par les hommes⁴⁸. Cette approche plus affective, centrée sur le rapport de convivialité entre Dieu et l’homme plus que sur la profession de foi, semble d’ailleurs partagée par d’autres franciscains, notamment Nicolas de Aquavilla, qui ajoute de nouvelles variations, par exemple sur le contraste entre la joie lors de la naissance de Jésus, comparable à l’accueil empressé qui est fait au pèlerin quand il arrive à l’auberge, et les sévices de la passion, à l’image des comptes stricts du pèlerin avec l’aubergiste au moment du départ ; ou encore, sur l’oubli dans lequel tombe un pèlerin, à peine s’est-il éloigné, ce qui est aussi la condition commune du Christ dans la mémoire des hommes⁴⁹.

La figure du Christ pèlerin, spécialement exaltée dans les sermons du lundi de Pâques, a pu venir conforter l’enseignement des jeux liturgiques donnés le même jour, et dont certaines copies manuscrites sont encore attestées au XV^e siècle. C’est d’ailleurs le même verset de Luc qui introduit les pièces écrites conservées propres à chacun des deux genres⁵⁰. Il importe néanmoins d’ajouter que cette métaphore n’est pas cantonnée aux sermons donnés ce jour là. Mettre l’accent sur l’ensemble du processus de la rédemption conduisait au contraire

48. Vat. Lat. 7697, f. 20-21v. Sur Bindo, voir L. J. Bataillon, « Les sermons du franciscain Bindo da Siena pour les dimanches », *Archivum franciscanum historicum* 92, 1999, p. 95-116. Dans ce sermon, publié aux p. 110-112 de l’article, il commence par affirmer la vérité de la résurrection, fondement de la foi chrétienne, et dont les apparitions portent témoignage. Il donne ensuite la *divisio textus* de la péricope de Luc, puis il distingue sommairement les points qui fondent l’éloge du Christ (son nom qui veut dire Sauveur, sa naissance à Nazareth « la florissante », sa condition de prophète, sa puissance en miracles et en doctrine, sa réputation devant Dieu et devant les hommes). Il voit dans la semblance de pèlerin que le Christ a voulue (*in specie peregrini*) un exemple invitant les hommes à être à leur tour pèlerins, comme le dit Ambroise. Ce faisant, le Christ a assumé les cinq éléments de la condition pèlerine, sur lesquels le prédicateur développe l’essentiel de son propos : être imparfaitement connu, être difficilement reçu, être facilement rejeté, revenir patiemment à la charge, et servir avec ardeur.

49. Paris BnF, Lat 15957 f. 257rb-258vb. La moitié du sermon traite de l’homme juste, qui mérite d’être appelé pèlerin, dans un développement en huit points sur ce que fait le bon pèlerin. On notera que dans les Postilles d’Hugues de Saint-Cher, une distinction assez nourrie est donnée dans le commentaire marginal de Lc 24, 18, proposant aussi un développement particulier, distinct de celui-ci, sur le pèlerin « juste » (*Opera Omnia in Universum Vetus et Novum Testamentum*, Venise, 1754, VI, 274rb). Les recueils de sermons modèles de Nicolas de Aquavilla ont connu une réelle audience aux XIV^e et XV^e siècles, attestée par leur tradition manuscrite (voir la liste dans Schneyer, *Repertorium*, IV, p. 189). La publication de la série des dimanches est en cours, sous la responsabilité d’Eva Odelman, au sein du groupe *Ars edendi* dirigé par Gunilla Iversen à Stockholm (site internet arsedendi.org).

50. D’où le nom de *Peregrinus* par lequel on désigne habituellement le texte des jeux liturgiques.

à faire une place à l'évocation du Christ pèlerin à tout moment du calendrier liturgique entre l'Avent et l'Ascension, et c'est bien ce qui a été pratiqué par les prédicateurs. Guillaume Peyraut recourt à la métaphore à plusieurs reprises dans ses sermons des dimanches⁵¹, et Jacques de Voragine l'utilise abondamment dans le premier de ses sermons sur l'Ascension, où il reprend le motif du cheminement et des haltes du Christ, sans toutefois recourir de manière explicite à la métaphore du Christ pèlerin, jamais mentionnée dans ce texte⁵². Par ailleurs, Guibert de Tournai, dans ses sermons *ad status* largement inspirés de ceux de Jacques de Vitry, introduit quelquefois des remarques très personnelles, comme celle qui, à propos du Christ pèlerin, observe qu'au terme de son existence terrestre, « il a placé la chair de l'homme au ciel » lors de son Ascension⁵³.

3. Retour aux images

Avoir en mémoire tout cet enseignement aide à saisir la continuité du processus de communication qui, par des supports divers faisant converger l'apport des mots et des images, a assuré le succès de la métaphore du Christ pèlerin. Les recueils de textes liturgiques en sont les témoins les plus immédiats. Dans le bréviaire de l'évêque de Metz Renaud de Bar, dont on sait qu'il fut commandité par une femme, Marguerite de Bar, au tout début

51. C'est le cas, en particulier, dans les temps forts du calendrier liturgique : à Noël (Sermon 2, *Exiit edictum a Cesare Augusto*, Schneyer, *Repertorium*, II, p. 558, n° 323, éd. s.n. Guillelmus de Alvernia, *Opera Omnia*, Paris, 1674, I, p. 317) ; à Pâques (Sermon 2, *Maria Magdalena*, Schneyer, *Repertorium*, II, p. 537, n° 61, éd. citée, I, p. 244) ; et aussi le troisième dimanche après Pâques, dans le sermon 2 sur l'épître du jour (1 Pt 2 *Obsecro vos tanquam advenas et peregrinos*) qui appelle un long développement sur le Christ pèlerin (Schneyer, *Repertorium*, II, p. 547, n° 180 ; éd. citée, II, p. 70). Des sondages dans les sermons de Robert de Sorbon confirment ce trait, entre autres pour l'Avent (*Ecce Dominus veniet* : Schneyer, *Repertorium*, V, p. 231, n° 48), l'Ascension (*Iterum relinquo modum* : *ibidem*, p. 227 n° 34) et le mercredi de Pentecôte (*Spiritus bonus deducet me in terram rectam* : *ibidem*, p. 227, n° 38).

52. Sermon 1 pour l'Ascension (*Qui descendit ipse est* : Schneyer, *Repertorium*, III, p. 255, n° 442 ; éd. Clutius, *De festis*, p. 174-175). Sur l'Ascension dans la prédication des années 542-1203, l'étude très documentée de M. De Reu, *La Parole du Seigneur. Moines et chanoines médiévaux prêchant l'Ascension et le Royaume des cieux*, Bruxelles, Rome, 1996 (Institut historique belge de Rome, Bibliothèque, XLIII) permet de vérifier la nouveauté de ce type de développement par rapport aux homélies et sermons antérieurs, en dépit de la valeur fondatrice de l'homélie de Grégoire le grand pour l'Ascension (voir plus haut, n. 37).

53. Guibert de Tournai, *Ad peregrinos sermo unus* (Karissimi, *obsecro vos tanquam advenas*, Schneyer, *Repertorium*, II, p. 303 n° 248, ms. Paris, BnF, lat. 15943, f. 118ra, ici au f. 118vb-119ra : *Peregrinus fuit in terra, nam in peregrinatione natus fuit, parvulus peregrinatus est in Egiptum, et in peregrino et alieno sepulcro positus est, et carnem nostram peregrinam collocavit in celo. Carnis enim locus proprie terra est que quasi ad peregrinandum ducitur dum per redemptorem nostrum in celo collocatur.*

du XIV^e siècle, un joli dessin à la plume rehaussé de couleurs, en marge inférieure du f. 92 qui contient le début de l'office du lundi de Pâques, évoque l'arrivée à Emmaüs du Christ et des deux disciples, dont le premier porte un chapeau rond à larges bords (fig. 9). Moins banale dans son inspiration, une lettre ornée du rituel réalisé au début du XV^e siècle pour le prévôt du chapitre de la collégiale Saint-Pierre-sur-la-Lys associée à saint Jacques, lisant sur une chaise à haut dossier, le Christ debout devant lui, et en train de lui transmettre les insignes du pèlerin (bâton et besace), tandis qu'un ange, en guise de proclamation de sainteté, le couronne d'un chapeau à larges bords⁵⁴ (fig. 10). La besace, marquée de la coquille et accrochée au bourdon que tient le Christ, n'est pas sans rappeler par sa forme celle qu'il porte dans les miniatures d'un autre livre, contenant l'histoire du *Pèlerinage de Jésus Christ* telle que la raconta le moine cistercien de Chaalis Guillaume de Digulleville à partir des Évangiles⁵⁵ (fig. 11). Ici, l'histoire de l'Incarnation, jusqu'au retour du Christ auprès des deux autres personnes de la Trinité, est imaginée dans un long poème versifié accompagné d'enluminures dont l'inspiration est à l'évidence nourrie des motifs orchestrés par les prédicateurs du XIII^e siècle. On y trouve aussi à propos du récit d'Emmaüs des scènes plus classiques, mais toujours proches de l'expérience des pèlerins, comme le montrent les enluminures exécutées à Rennes au deuxième quart du XV^e siècle par le Maître de Françoise de Dinan et son atelier : les trois pèlerins figurés à proximité du passage relatant la rencontre d'Emmaüs, au f. 224 (fig. 12), portent cette fois chapeaux, tuniques raccourcies pour éviter les salissures de boue, et chaussures, en plus des besaces

54. Ms. Paris, BnF, n.a. l. 3106 (v. 1412 d'après *Mss datés IV/1*, 1981, p. 355), f. 38r (début de l'office de la fête de saint Jacques, à vèpres). Le saint reçoit du Christ les autres insignes du pèlerin : besace et bourdon. Sur les pages ouvertes de son livre, on peut lire : *Misere(re) meli Deus secundum magnam misericordiam tuam* (= Ps 50, 3), verset de l'un des *Psaumes de la pénitence*. Le rapprochement du motif du chapeau apporté par l'ange avec celui de la lettre ornée qui, quelques feuillets plus loin (f. 42v), figure au début de l'office de l'Assomption, est éloquent : Jésus et Marie y siègent côte à côte sur un banc, le Christ est déjà couronné, tandis qu'un ange, planant à nouveau à l'horizontale, dépose une couronne sur la tête inclinée de la Vierge.

55. Ms Paris, Sainte-Geneviève 1130 (enluminures reproduites dans P. Amblard, *La vie de Jésus selon le moine Guillaume de Digulleville, moine du XIV^e siècle*, Paris, éd. Le Pommier – Fayard, 1999). Sur l'auteur, voir G. Hasenohr, « Guillaume de Digulleville », dans *Dictionnaire des lettres françaises*, Paris, 1993, p. 614-617 ; sur l'œuvre, voir aussi, en dernier lieu, *Guillaume de Digulleville. Les pèlerinages allégoriques*, dir. F. Duval et F. Pome, Rennes, PUR, 2008 (colloque de Cerisy). Les enluminures des manuscrits des trois Pèlerinages ont été étudiées par M. Camille dans sa thèse (malheureusement inédite) : *The Illustrations of the Manuscripts of Guillaume de Deguilleville's Pelerinages (1330-1426)*, Ph.D., Cambridge University, 1985, déposée à la Bibliothèque universitaire de Cambridge.



FIG. 9. – Les disciples invitent le Christ à s’arrêter à Emmaüs. Bréviaire de Renaud de Bar, (évêque de Metz, 1302-1305) Verdun BM 107, f. 92, décor en marge.



FIG. 10. – Le Christ transmet à saint Jacques les insignes du pèlerin. Rituel à l’usage du prévôt de l’église Saint-Pierre-sur-la-Lys, vers 1412. Paris, BnF, Nouv. Acq. Lat. 3106, f. 38.



FIG. 11. – Le Christ pèlerin marche vers la Jérusalem céleste. Guillaume de Digulleville, *Le pèlerinage du Christ*, XIV^e siècle. Paris, Ste Geneviève 1130, f.159.

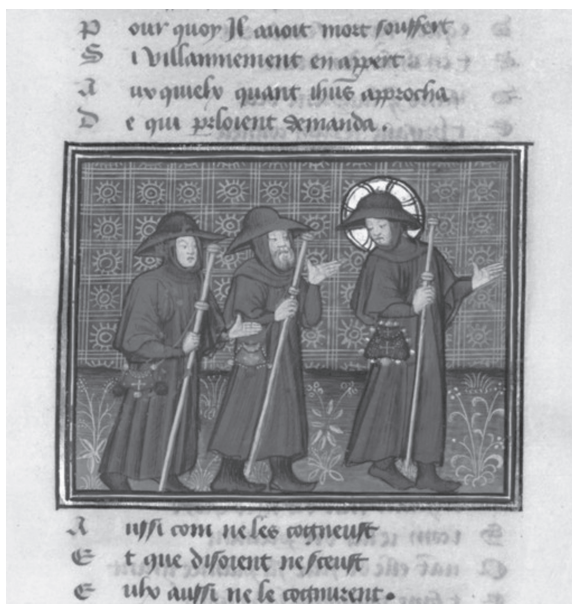


FIG. 12. – Le Christ marche et converse avec les disciples sur le chemin d'Emmaüs. Guillaume de Digulleville, *Le pèlerinage du Christ*, 2^{ème} quart du XV^e siècle. Paris, BnF, Fr. 376, f. 224.

signées de la croix⁵⁶. Inversement, dans la clôture du chœur de Notre Dame de Paris, commandée par les chanoines de la cathédrale au début du XIV^e siècle⁵⁷ (fig. 13), et où seuls les disciples portent l'habit de pèlerin, les stigmates constituent comme un rappel discret des insignes de pèlerin auxquels les prédicateurs les comparent dans leurs sermons, et que Barletta évoquera encore avec insistance au XV^e siècle⁵⁸. Plus rare, la figuration de l'accueil du Christ pèlerin par les hommes est au moins attestée dans le couvent de Saint-Marc, dans une lunette du cloître due au pinceau de Fra Angelico (fig. 14), où deux Dominicains se portent d'un même élan vers lui, avec des gestes d'accueil qui suggèrent à la fois l'hospitalité envers le pauvre et la réception chaleureuse de l'ami. La rareté de ce type de représentation qui montre le Christ sur terre comme chez lui⁵⁹ fait ressortir encore davantage, en creux, le motif, difficile à communiquer par les images mais si présent dans les sermons, de la distance qui sépare ce monde et l'autre, les rendant en quelque sorte encore plus étrangers l'un à l'autre. S'y ajoute, toujours dans les sermons, la spatialisation structurée des lieux de l'ici-bas (le monde) et de l'au-delà (l'enfer et le ciel, tandis que manque habituellement le purgatoire), et le message est d'autant plus ferme que la même distinction de trois lieux (le monde, l'enfer et le ciel) peut être, selon le modèle proposé par Constantin d'Orvieto, répétée et pour le Christ pèlerin et pour l'*homo viator*.

56. Paris BnF, fr. 376. L'attribution au maître de Françoise de Dinan (élève du Maître de Marguerite d'Orléans qui a décoré les *Heures de Catherine de Rohan et de Françoise de Dinan*, ms. Rennes, BM 84) et à son atelier a été faite par F. Avril et E. König. Sur le groupe de manuscrits bretons auxquels il appartient, voir E. König, « L'enluminure à Rennes à la fin de la guerre de Cent Ans », dans *Artistes, artisans et production artistique en Bretagne au Moyen Âge*, Paris, 1983, p. 121-126. Je dois ces informations à Charlotte Denoël, conservateur à la BnF, département des manuscrits, que je remercie vivement de son assistance sur ce point.

57. Voir M.-J. Coloni, « Bas-reliefs de Notre-Dame de Paris », dans *Les rencontres pascales avec le Ressuscité, Cahiers Évangile*, Supplément n° 108, Paris, Éd. du Cerf, 1999, p. 84-87.

58. Sermon pour le lundi de Pâques, cité plus haut : *Cicatrix est quedam intercessio pro nobis ad patrem (...) signum victoriae excellentie, ut secum deferat semper insignia sue glorie seu victoriae. Iste cicatrices fuerunt in Christo non in deformitate sed in magna pulcritudine. Sicut est honor militi de prelio revertenti ferre secum scutum fractum, sic est honor Christo deferre secum gloriosum triumphum sue victoriae*. Ces propos méritent d'être rapprochés d'un sermon de Bonaventure donné au béguinage de Paris en 1273, et dans lequel les cicatrices sont exaltées de la même manière, en faisant référence aux blessures des chevaliers victorieux au tournoi : voir N Bériou, *L'avènement des maîtres de la Parole*, p. 439-441 et pour une autre référence à ces cicatrices, dans un sermon anonyme de la même période, *ibidem*, p. 464. Le sujet de la persistance des cicatrices sur la chair glorifiée du Christ faisait l'objet de débats, dont la Somme théologique de Thomas d'Aquin donne un écho (*Summa* III q. 54, art. 4).

59. Un sermon que je n'ai pu consulter (Wolfenbuttel Aug. Quart. 23. 26, xv^e s.) s'ouvre sur cette remarque que le Christ est venu *in propria*, étant maître de toutes choses, mais qu'il a voulu vivre dans le monde comme *peregrinus* (Schneyer, *Repertorium*, IX, p. 891, n° 74).



FIG. 13. – L'entrée à Emmaüs et le repas. Paris, cathédrale Notre-Dame, clôture du chœur, début du XIV^e siècle.



FIG. 14. – Deux frères dominicains accueillent le Christ pèlerin. Florence, cloître de San Marco, lunette peinte par Fra Angelico, XV^e siècle.

Au XIV^e siècle, le cistercien Guillaume de Digulleville continue à se placer dans cette perspective de géographie sacrée, entre temps complexifiée, dans ses poèmes en français destinés à être lus publiquement aux simples gens, et qui m'apparaissent dans l'exacte continuité des propos des prédicateurs sur beaucoup de points : le pèlerinage de la vie humaine qui est cheminement vers la cité céleste, le pèlerinage de l'âme qui visite, après la mort, le sein d'Abraham et l'enfer, mais aussi les limbes et le purgatoire⁶⁰, et le pèlerinage du Christ entre le ciel et le monde.

4. Une métaphore contrôlée

Explicite et orchestrée sur tant de supports différents, dont le message pouvait confluer dans le « ventre de la mémoire », la figure du Christ pèlerin eut-elle, en Occident, un relief et une audience à la mesure de la place qui semble lui avoir été ménagée ? La fréquence et la richesse de son évocation dans la première moitié du XIII^e siècle m'inclineraient à penser que ce moment fut particulièrement propice à sa réception. Si tel est le cas, je crois aussi que le moment fut bref, car les freins à une adoption inconditionnelle par les prédicateurs ne manquaient pas. Les réticences qui ont de tous temps été exprimées à l'égard des pèlerinages, en particulier par les autorités dans l'Église, depuis le temps de saint Jérôme, ont évidemment persisté, et ont même reçu le renfort de plumes satiristes, telle celle de Chaucer⁶¹. Si Humbert de Romans restait prudent en rejoignant la sagesse populaire qui constate que « Dieu seul sait qui est bon pèlerin⁶² », combien d'autres, parmi les prédicateurs, se sont efforcés de dissuader leurs auditeurs de partir, tant les risques de dévier étaient grands et le profit incertain ? Dans ces conditions, exalter l'image du Christ pèlerin, ce qui revenait

60. Dans les sermons du XIII^e siècle, l'absence du purgatoire parmi les étapes du périple du Christ, dont l'évocation s'interrompt souvent au moment de l'Ascension, pourrait s'expliquer par la conviction, quelquefois explicitée dans d'autres sermons, qu'il s'agit d'un lieu privilégié de l'exercice du pouvoir de la Vierge, dont l'intercession en délivre certaines âmes. Sur ce point, je me permets de renvoyer à N. Bériou, « L'intercession dans les sermons de la Toussaint », dans *L'intercession du Moyen Âge à l'époque moderne. Autour d'une pratique sociale*, études réunies par J.-M. Moeglin, Genève, Droz, 2004, p. 127-156.

61. Outre les travaux cités plus haut au sujet de la pratique du pèlerinage, voir G. Constable, « Opposition to Pilgrimage in the Middle Ages », *Studia Gratiana* 19, 1976, p. 123-145.

62. *Sermones ad status*, I 90, *ad peregrinos cruce signatos* : « Sicut dicitur in vulgari : "Deus scit qui est bonus peregrinus" », dans *Maxima Bibliotheca Veterum Patrum* XXV, éd. Marguerin de La Bigne, Lyon, 1677, p. 501.

aussi à reconnaître la dignité de l'état de pèlerin comme le disait si haut Philippe le Chancelier, donc à entériner, voire à encourager les pratiques de pèlerinage, n'a pas dû souvent tenter les pasteurs, qui s'efforçaient plutôt de contrôler leurs ouailles. Cela pourrait expliquer le choix que certains ont fait de présenter plutôt le Christ comme un « étranger » en ce monde, ce qui leur laissait le loisir de distribuer un enseignement sur l'incarnation et l'œuvre du salut, tout en évitant des identifications trop hâtives, et – qui sait ? – le risque de voir l'indépendance des fidèles venir avec l'itinérance... Très tôt aussi, s'est dessinée l'alternative d'engager les simple gens à vivre un pèlerinage traité sur le mode de l'allégorie. De même que les moines étaient de plus en plus vigoureusement invités au pèlerinage intérieur depuis le XII^e siècle, de même les laïcs s'entendaient recommander le pèlerinage de pénitence, qui comporte les trois haltes de la contrition, de la confession et de la satisfaction, comme le répète volontiers Robert de Sorbon⁶³. Jourdain de Pise, de son côté, s'emportait contre les pèlerinages, assurant dans ses prédications florentines des premières années du XIV^e siècle qu'il valait mieux rester chez soi pour y contempler Dieu et le faire pendant un laps de temps équivalent à celui du voyage jusqu'à Saint-Jacques ou jusqu'à Saint-Pierre, d'autant qu'il ne servait à rien de prendre son bâton de pèlerin si on était en état de péché mortel⁶⁴. La figure du Christ pèlerin peut d'ailleurs trouver ici une autre limite aux yeux des prédicateurs : dans une pastorale fortement orientée vers les pratiques de la pénitence sacramentelle, évoquer ce pèlerin « singulier », qui a assumé le poids de la peine infligée aux pécheurs qu'il veut sauver sans avoir jamais commis de faute⁶⁵, ne s'impose pas.

Sans doute, la conviction que l'homme est un pèlerin sur terre a largement tracé son sillon dans les esprits⁶⁶, et le succès des œuvres de Guillaume de Digulleville, comme la ténacité d'un Philippe de

63. Voir à ce sujet N. Bériou, « Le pèlerinage de Saint-Jacques vu par les prédicateurs au XIII^e siècle », dans *Saint Jacques et la France*, dir. A. Rucquoi, Paris, Cerf, 2003, p. 349-368, aux p. 364-367 ; à propos du développement du pèlerinage intérieur, voir E. Delaruelle, « Le pèlerinage intérieur au XV^e siècle », *Eleona* (Toulouse), 42, avril 1962, p. 6-12, repris dans Idem, *La piété populaire au Moyen Âge*, Turin, Bottega d'Erasmus, 1975, p. 555-561.

64. Giordano da Pisa, *Prediche del secondo capitolo del Genesi*, a cura di S. Grattarola, Rome, Istituto Storico Domenicano, 1999 (MOPH, 28), p. 99 ; *Prediche del Beato Fra Giordano da Rivalto recitate in Firenze dal 1303 al 1306*, a cura di D. Moreni, Florence, 1831, I, p. 253.

65. Comme le précise Constantin d'Orvieto au début de son *processus*.

66. Voir S. Wenzel, « The Pilgrimage of Life as a Late Medieval Genre », *Medieval Studies* 35, 1973, p. 370-387.

Mézières⁶⁷ ou d'un Jean Gerson⁶⁸ à s'approprier cette dénomination, attestent sa dissémination. Sous bénéfice d'inventaire il semble bien cependant qu'aucun de ces deux derniers auteurs, pourtant prolixes, n'ait jamais invoqué dans ses écrits l'image du Christ pèlerin, ni dans le registre de la *sequela Christi* ni dans celui de son imitation.

Je porterai néanmoins au crédit d'une circulation discrète mais continue et efficace du motif du Christ pèlerin le témoignage des images, qui l'enregistrent et le rendent familiers à tous ceux qui, plus nombreux désormais, y ont accès dans les livres. Le message qu'elles véhiculaient se prêtait d'autant mieux à être mémorisé que les représentations de l'habit de pèlerin, qu'il soit celui du Christ ou des deux disciples, y suivaient de près les évolutions des pratiques sociales et vestimentaires⁶⁹. Pris entre les accords harmonieux ou dissonants des vecteurs de la communication, chacun pouvait, en son for intérieur, faire son choix, comme l'atteste d'ailleurs le succès persistant des pèlerinages dans toutes les catégories sociales⁷⁰. Il est plus exceptionnel qu'un laïc prenne la plume pour révéler une familiarité effective avec l'image du Christ pèlerin, et c'est ce qui fait tout le prix du témoignage du marchand italien Franco Sacchetti, dans ses « sermons évangéliques » :

« La première chose que fait le pèlerin lorsqu'il part sur les routes, est de revêtir sa robe de pénitent, de nouer à sa taille une escarcelle, de mettre dedans une aiguille et du fil, et des pièces d'or et d'argent ; l'aiguille et le fil lui servent à raccommoder ses vêtements lorsqu'ils sont déchirés, et

67. Comme l'atteste le *Songe du Vieil Pèlerin*, écrit par lui en tant que précepteur du dauphin Charles. Sur le personnage, voir N. Iorga, *Philippe de Mézières et la croisade au XIV^e siècle*, Paris, 1896 ; O. Caudron, « Philippe de Mézières », *Dictionnaire de Spiritualité* 12/1, 1984, col. 1309-1316.

68. Sur l'interprétation qu'il donne de son nom, signifiant à ses yeux « le pèlerin » (ce qui donnera lieu à l'invention de portraits de lui en habit de pèlerin dans certaines gravures du XV^e siècle), et sur son *Testament du pèlerin*, voir en dernier lieu B. P. Mc Guire, *Jean Gerson and the Last Medieval Reformation*, The Pennsylvania State Univ. Press, 2005, p. 264-265 ; Idem, « *Ego peregrinus et advena*. Jean Gerson, Mystical Theology and Late Mystical Interior Pilgrimage », dans M. Nojgaard, *The Epic Journey in Medieval and Classical Romance*, Syddansk Universitet, Odense, 2003.

69. La miniature du *Pèlerinage du Christ* dans le ms. Paris BnF fr. 376 (fig. 12) est de ce point de vue remarquable, puisque le Christ lui-même porte des chaussures, devenant de la sorte en tous points identiques aux pèlerins, si l'on excepte son auréole. En revanche, il ne semble pas que l'on ait conservé d'insignes de pèlerinage représentant le Christ. Celui qui est identifié comme tel par R. Oursel, *Les pèlerins du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 96 – aujourd'hui au Musée de Cluny –, reproduit un chef reliquaire de saint Jacques le Mineur de Saint-Jacques-de-Compostelle. On ne trouve rien non plus dans le *Catalogue des moulages des sculptures* du Musée de sculpture comparée, publié en 1900 et comportant plus de quatre-vingt moulages de Reims, ni dans les catalogues de sculptures de l'ancien Musée des Monuments français, comme me l'a confirmé Denis Bruna, que je remercie d'avoir effectué pour moi cette recherche.

70. Voir en dernier lieu A. Vauchez, « La sainteté du pèlerin : un modèle anthropologique et spirituel », dans *Saint et sainteté dans le christianisme et l'Islam*, dir. N. Amri et D. Gril, Paris, Maisonneuve et Larose, 2007, p. 151-166.

l'argent, à la dépense. Il se munit d'un bâton pour traverser les torrents, se défendre contre les chiens, et se soutenir ; et il couvre sa tête d'une humble capuche (...). Ce sont là les choses qu'il emporte avec lui.

Ainsi fit le Christ qui porta la robe de pèlerin, revêtant ainsi d'humanité sa divinité. Il noua à sa ceinture une escarcelle où il mit du fil : le fil, c'est la charité qui lie et qui unit ; l'aiguille, la pénitence ; la pièce d'argent, la grâce ; la pièce d'or, la gloire. Il tenait un bâton – c'est le bois de la croix où on le coucha lorsqu'on le crucifia – et avec ce bâton il se défendait contre les chiens (...) et l'humble capuche, c'est la couronne d'épines »⁷¹.

Le traitement de la figure du Christ pèlerin ouvrait encore, nous l'avons vu, à l'alternative d'un enseignement attentif à l'accueil de Dieu par les hommes. Au lieu de suivre la pente naturelle de l'indifférence, ils étaient appelés à la vigilance dans cette quête de la rencontre avec lui – un registre dans lequel l'expérience de l'hospitalité court comme un fil rouge à travers toute la période. L'invention d'images monumentales qui mettent en scène de manière frappante l'hospitalité en faveur du Christ pèlerin a d'ailleurs pu se renforcer à un moment où ce sont les voyageurs, en quête de repos après une longue journée de marche, qui étaient devenus les plus familiers à la population, davantage en tout cas que les lépreux, naguère objet de tous les soins d'une sainte Élisabeth de Thuringe. La tendance la mieux marquée, toutefois, était aussi de confier les œuvres d'assistance à des institutions, et d'opposer au discours qui encourageait les attitudes foncièrement charitables envers tous les pauvres, l'exercice du discernement en présence des faux pauvres, quand ce n'était pas le rejet des bouches inutiles ou des pauvres hideux et repoussants⁷². Quant aux prédicateurs, ils semblent avoir privilégié dans leurs propos, pendant toute la période qui va du XIII^e au XV^e siècle, un autre mode de rencontre avec Dieu, celui de la fréquentation du sacrement de l'eucharistie, devenue de règle, au moins une fois l'an, à Pâques précisément, à partir de 1215, et réinterprétée massivement par les fidèles au profit de la communion spirituelle fréquente, au moment de l'élévation⁷³. Chaque chrétien

71. F. Sacchetti, *Sermones Evangelici, Lettere Varie e Scritti Inediti*, Sermone XLVIII, cité dans I. Origo, *Le marchand de Prato Francesco di Marco Datini*, traduit de l'anglais par J. Fillion, Paris, Albin Michel, 1959, p. 313.

72. Cf. M. Mollat, *Les pauvres au Moyen Âge*, op. cit.

73. Cf. C. M. A. Caspers, « *Meum summum desiderium est te habere* : l'eucharistie comme sacrement de la rencontre avec Dieu pour tous les croyants (ca. 1200 – ca. 1500) », dans *Fête-Dieu (1246-1296). 1. Actes du colloque de Liège, 12-14 septembre 1996*, A. Haquin (éd.), Louvain-La-Neuve, 1999, p. 127-151 ; *Pratiques de l'eucharistie dans les Églises d'Orient et d'Occident. Antiquité et Moyen Âge*, dir. N. Bériou, B. Caseau et D. Rigaux, Paris, Institut d'études augustiniennes, 2009.

parvenu à l'âge « de discrétion » était invité, et à se confesser, et à reconnaître, sous les espèces étranges du pain et du vin cette fois, le corps du Dieu incarné, ce « corps-Dieu » auquel, vers le milieu du XIII^e siècle et surtout à partir du XIV^e siècle, allait être, toujours en Occident, dédiée une fête nouvelle du calendrier liturgique, la Fête-Dieu. Dans un mouvement continu qui atteint un de ses sommets avec l'*Imitation de Jésus-Christ*, l'encouragement à la dévotion eucharistique, associé à la recommandation de recevoir le sacrement en viatique nécessaire pour le pèlerinage de vie humaine, se présentent comme le contrepoint des réserves exprimées à l'égard des pratiques trop peu sanctifiantes des pèlerinages.

N'était-ce pas, finalement, l'un des enseignements inscrits aussi dans la péricope de la rencontre d'Emmaüs ? Elle s'achevait sur la fraction du pain, signe dans lequel les disciples reconnurent enfin le Christ qui disparut aussitôt à leurs yeux. Si l'on tente, même grossièrement, de mesurer l'importance relative des versets de la péricope choisis comme thèmes de leurs sermons par les prédicateurs, le verset *Mane nobiscum* l'emporte sur le verset *Tu solus peregrinus*⁷⁴ – sans compter les prédicateurs qui, comme Bindo de Sienne ou Barletta, déplacent leur propos, du motif du Christ pèlerin dont ils partent vers celui de l'hospitalité pour l'un, vers celui de la béatitude éternelle (qui consiste précisément à voir Dieu) pour l'autre. Dans les images qui récapitulent en une seule scène ce qu'il convient de retenir prioritairement de la péricope des disciples d'Emmaüs, le sujet qui domine est, de loin, la représentation de Jésus et de ses disciples, tous revêtus de l'habit de pèlerin, et attablés à l'auberge au moment de la fraction du pain (fig. 15). Dans les récits de pèlerins qui gardent une trace de l'expérience de leur voyage en Terre sainte, Emmaüs est assez souvent cité, au XV^e siècle au moins, bien qu'on s'y rende moins souvent qu'aux environs de Ramès, où est entretenue la mémoire du très fameux saint Georges. Une même phrase stéréotypée, reflet probable de l'enseignement des Franciscains gardiens des Lieux saints, revient alors dans leurs souvenirs comme un leitmotiv ; ainsi Ogier d'Anglure mentionne « le chastel que l'en appelle Emaüs, duquel l'Euvangile fait mention que les pelerins congurent Nostre Seigneur a briser le pain le jour de Pasques, après la Résurrection »⁷⁵.

74. L'écart est de l'ordre du simple au double, d'après les tables des sermons latins de la période 1150-1350, classés par thème dans J.-B. Schneyer, *Repertorium*, XI, 1990, p. 6 et 388.

75. Ogier d'Anglure, *Voyage de Jérusalem* (au chapitre sur Rames), dans *Jeux et sapience du Moyen Âge*, texte établi et annoté par A. Pauphilet, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade,



FIG. 15. – Anonyme, *Le repas d'Emmaüs*. Gravure sur bois, école française du XV^e siècle (d'après R. Rudrauf, *Le repas d'Emmaüs*, Paris, 1955).

Sans doute, la tradition narrative représentée par le Psautier de Saint-Albans, dont l'objectif était de déployer en scènes successives les moments essentiels de la péripécie d'Emmaüs évoqués dans le jeu du *Peregrinus*, ne s'est pas éteinte. Au début du XVI^e siècle, le retable de Montbéliard (fig. 16) l'atteste. Son ambitieux programme vise à raconter en cent cinquante-sept panneaux distribués autour de la crucifixion toute l'histoire des évangiles. Sur l'un de ces petits

1951, p. 389 ; voir aussi Nompar de Caumont, *Le Voyage d'outre-mer à Jérusalem*, texte traduit et annoté par B. Dansette, dans *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte, XI^e-XVI^e s.*, Paris, R. Laffont, coll. Bouquins, 1997, p. 1088 : « au château d'Emmaüs, où les deux disciples reconnoissent Jésus Christ à la fraction du pain, après sa résurrection : sept ans et sept quarantaines de pardon » ; Louis de Rochechouart, *Journal de voyage à Jérusalem* (XV^e s.), *ibidem*, p. 1140 : « À partir de Bethumbe, nous avons marché à travers les monts sur une route difficile et pierreuse vers le bourg d'Emmaüs, où les disciples reconnoissent le Seigneur à la fraction du pain. Il y a une église en ruine où fut enseveli Cléophas ». Dans un autre récit, anonyme, d'un voyage à Jérusalem et au Mont Sinaï à la fin du XV^e, on trouve encore les mêmes précisions sur l'église détruite « au lieu où les deux pèlerins reconnoissent Dieu à la fraction du pain alors qu'ils parlaient de sa résurrection » (*ibidem* p. 1176).



FIG. 16. – Trois moments de l'épisode d'Emmaüs. Heinrich Fullmaurer, panneau (41 cm x 28 cm) du retable de Montbéliard, 1530-1550, Vienne, Kunsthistorisches Museum.

panneaux mesurant 41 cm sur 28 cm, Heinrich Fullmaurer, peintre et graveur souabe, a figuré avec beaucoup de minutie trois scènes tirées de la péricope d'Emmaüs. La disparition du Christ après la fraction du pain n'y est plus représentée, contrairement à ce qui se faisait jadis en dissimulant derrière un rideau le corps de celui-ci, élevé au ciel, et dont on ne voit plus que les pieds, conformément aux procédés théâtraux habituels dans les jeux liturgiques, puis dans les mystères. Le cheminement des pèlerins, dans cette mesure, occupe une place importante, en deux moments distincts : le voyage, et l'arrivée à Emmaüs ; et le terme de la route, plus que les horizons célestes où le Christ s'est dissimulé aux yeux de la chair, est bien désormais le lieu de la rencontre avec le Dieu caché des espèces eucharistiques, dans le secret de la pièce demi-close.

Les pèlerins d'Emmaüs sur la route, on les représente encore, certes, au XVI^e siècle et ensuite, mais sont-ce bien eux qui comptent



FIG. 17. – *Paysage avec les pèlerins d'Emmaüs*. Paul Bril, toile, 142 x 95 cm, 1617. Paris, Musée du Louvre.

aux yeux de l'artiste, ou plutôt le paysage, à la peinture duquel le cheminement des trois pèlerins vers Emmaüs offre un merveilleux prétexte ? La toile de Paul Bril (fig. 17) en est un bon exemple. La figure du Christ pèlerin, indéniablement, a moins bien résisté à l'usure des siècles que celle de saint Jacques⁷⁶. Comme les peintres, les prédicateurs des Temps modernes la négligent. Un Lorenzo de Brindisi, à la fin du XVI^e siècle, est plus inspiré, quand il prêche le lundi de Pâques, par le long dialogue engagé par Jésus sur le chemin d'Emmaüs avec les deux disciples, occasion pour ce Capucin de discerner dans le Christ une figure idéale de prédicateur⁷⁷. Peu à peu, sous le pinceau des peintres, le Christ a en outre perdu tous les signes visibles de l'état de pèlerin, pour ne plus figurer que comme le Dieu des chrétiens qui se révèle à la fraction du pain, sous les yeux enfin dessillés des deux disciples qui, eux, avec ou sans l'habit de pèlerin, maintiennent encore discrètement dans nos mémoires

76. Voir entre autres R. Oursel, *Les pèlerins du Moyen Âge*, op. cit., p. 114 (gravure du XIX^e siècle) ; *Saint Jacques et la France*, op. cit.

77. L. Bertazzo, « Il Tema di Emmaus nella predicazione francescana. Sondaggio su alcuni autori medievali », dans *Incontrarsi a Emmaüs*, Catalogue de l'exposition de Padoue, 1997, p. 87-93, à la p. 90.



FIG. 18. – *Les pèlerins d'Emmaüs*. Rembrandt, toile, 61 x 68 cm, 1648. Paris, Musée du Louvre.

la tradition vivace qui avait uni l'épisode d'Emmaüs à la spiritualité du pèlerinage. Les sobres toiles, toutes en intériorité retenue (fig. 18), que Rembrandt a maintes fois consacrées à ce sujet, ne sont-elles pas universellement connues sous le nom des « Pèlerins d'Emmaüs » ?

APPENDICES

1) Extrait du premier sermon de Jacques de Vitry *ad peregrinos* (Paris, BnF, Lat 3284 f. 128v)

Abrahe dicte sunt promissiones et semini eius (Gal 3₁₆), idest imitatoribus Abrahe qui exemplo eius exeunt de terra sua. Hic fuit primus peregrinus de quo legimus in Genesi quod Dominus dixit illi : *Exi de terra tua et de cognatione tua et de domo patris tui* (cf. Gen 12₁). Amor enim consanguineorum et rei familiaris sollicitudo et mortes carnalium amicorum et alia incommoda multum impediunt animum et a diuino seruicio retrahunt aut retardant, unde fere de omnibus maioribus sanctis legimus quod exierunt de terra sua et de cognatione sua ut tranquillius et securius Domino deseruirent. Et Dominus noster Iesus Christus ut nobis exemplum peregrinationis relinqueret peregrinus in terra fuit, unde Ier. (14₈) : *Quare sicut colonus futurus es in terra et quasi uir uagus declinans ad manendum ?* Et per Ieremiam (12₇) ipse Dominus ait : *Reliqui domum meam, dimisi hereditatem meam, dedi dilectam animam in manus inimicorum.* Cum autem esset paruulus peregrinatus est in Egiptum, peregre etiam natus fuit et in peregrino atque alieno sepulchro positus est et tota uita eius super terram fuit peregrinatio, de loco ad locum transeundo in alienis hospiciis iacebat qui proprium hospicium non habebat. Et quia peregrinus fuit nouit per experientiam compati peregrinos sicut multi postquam peregrini fuerint sepe magis compatiuntur peregrinis, unde in Deut. (10₁₈) : *Dominus amat peregrinum et dat ei uictum et uestitum*, et in Exodo (22₂₁) dicitur : *Aduenam non contristabis neque affliges, aduene enim fuistis in terra Egipti.* Et iterum in Exodo (23₉) dicitur : *Peregrino molestus non eris. Scitis enim aduenarum animas quia et ipsi peregrini fuistis in terra Egipti*, et in Iob (31₃₂) dicitur : *Foris non mansit peregrinus*, quia qui sunt in hoc mundo peregrini intus erunt in domo celesti.

2) Extrait du sermon de Philippe le Chancelier⁷⁸ en faveur des frères mineurs de Vauvert

éd. D. Vorreux, « Un sermon de Philippe le Chancelier en faveur des frères mineurs de Vauvert (Paris), 1^{er} septembre 1228 », *Archivum franciscanum historicum* 68, 1975, p. 3-22.

Edificabunt tibi filii peregrinorum muros tuos et reges eorum ministrabunt tibi (Is. 60₁₀)

(...) ideo dicitur recte : *Edificabunt* etc. Qui sint filii peregrinorum, nisi imitatores Christi et sanctorum ? Magnus peregrinus fuit Christus. Ut doceret nos peregrinari, voluit peregrinari. Chlamis eius, caro quam assumpsit de vellere Gedeonis et de carne beate Virginis, unde Ps. (71₆) : *Descendit sicut pluvia in vellus*. Baculus sive bordonus, huius peregrini exemplum. Pera, sacramentum passionis. Magna peregrinatio, descendisse de celo in terram ! Iudei ostendebant ipsum peregrinum, licet non intelligerent, unde figura fuit quod dicitur (Mt 27₂₈) : *Et circumdederunt ei clamidem cocci-neam*. Quot canes in bordonum suum momorderint, unde Psalmus (21₁₇) : *Canes multi circumdederunt me* etc. Sed non intendit canibus repellendis et percutiendis, sed pacificus transivit. Unde Isaias (42₂ ; cf. Mt 12₁₉) : *Non contendet, non clamavit* etc., quia festinanter volebat peragere viam suam, ut nos doceret qualiter peregrinandum. Unde Psalmus (18₆) : *Exultavit ut gigas ad currendam viam, a summo celo egressio eius et occursus eius usque ad summum eius* ; ecce peregrinatio, et utique terminus peregrinationis. Hoc figuratum fuit in Daudid qui contra Goliath uenit cum baculo et pera et quinque lapidibus sumptis de torrente, et uno interfecit eum. Torrens est vita transitoria et mortalis, V lapides de torrente sumpti sunt quando mortalis sanctus V locis vulneratus est. Unde vulnus lapis

78. J'ai pu constater, grâce aux recherches d'A.-Z. Rillon, *Philippe le Chancelier et son œuvre : étude sur l'élaboration d'une poésie musicale*, thèse de doctorat de musicologie, Poitiers, 2008, que ce même motif du Christ pèlerin est repris par Philippe le Chancelier à la fin de la 302^e pièce de ses *Distinctiones* sur le Psautier (d'après *Philippi de Greve [sic] cancellarii Parisiensis in Psalterium Davidicum CCCXXX sermones*, éd. Josse Bade, Paris, 1523) : *Cantandum tertio est Christo in Ascensione tanquam peregrino de peregrinatione redeunti. Incarnari enim fuit peregrinari, quando induit chlamydem carnis nostrae. Peregrini tunc temporis quando redeunt de peregrinatione ornant coquillis, id est conchilioryum testis, chlamydem suam. Et Christus cum carne glorificata quasi cum chlamyde ornata rediit in Ascensione de peregrinatione sua, unde occurrendum est ei cum gaudio, sicut leguntur angeli occurrisse, dicentes, Isaias LXIII (63, 1) : Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra ? Iste formosus in stola sua gradiens, in multitudine fortitudinis suae. Et ideo in specie peregrini apparuit post resurrectionem duobus discipulis, ut habetur Lucas ultimo (Lc 24, 18) ubi dicitur : Tu solus peregrinus es in Hierusalem et haec ignoras, et Proverbiorum VIII (7, 19) : Abiit via longissima etc.*

fuit diabolo, quia eis lapidabatur et crucifigebatur diabolus. Sed uno lapide interfectus est Goliath in fronte percussus, quia maximo vulnere lateris Christi percussus est quando *exivit sanguis et aqua* (Io 19₃₄), in sacramentum regenerationis per quam amisit illos qui regenerati saluati sunt. Unde Psalmus (73₁₃₋₁₄) : Tu percussisti *capita draconum in aquis* etc. Chlamide coquillata rediit post resurrectionem in carne cicatricibus ornata et coquillas suas ostendit beato Thome dubitanti (Ioh 20₂₇) : *Mitte, inquit, manum tuam* etc. Et ut se probaret peregrinum, post resurrectionem euntibus in Emmaus in specie peregrina apparuit. In quo apparet quam dignus est status peregrinationum ; et cum clamide coquillata ascendit in celum, et mirantes angeli sic coquillatam dixerunt, Is. LXIII (63₁) ; *Quis est qui uenit de Edom* etc.

3) *Processus de Constantin d'Orvieto, OP (+ 1256) pour le lundi de Pâques*

(Arras, BM 549 (840), f. 128ra-va ; München, Clm 7794, f. 45 rb-vb ; New Haven, Yale Univ. 539, f. 128rb-vb)

Tu solus peregrinus (Lc 24₁₈)

Vere solus, quia singularis :

– cum enim omnes peregrinemur a Domino et secundum culpam et secundum penam,

iste tantum secundum penam, et ideo singularis.

– Item : cum omnes in peregrinatione simus uiatores tantum, ipse solus uiator et comprehensor. Propter hoc dicitur in Psalmo (140₁₀) : *Singulariter sum ego*.

Nota ergo triplicem peregrinationem Domini :

* una que fuit de celo in mundum,

* altera que fuit de mundo ad infernum,

* tertia de inferno per mundum ad celum.

– de prima, Ieremie XIII (14₈) : *Quare quasi colonus futurus est in terra (et quasi viator declinans ad manendum)*.

– de secunda, Ephes. III (4₉) : *Qui autem ascendit, nisi et quia descendit primum in inferiores partes terre*, etc. Glosa : in infernum

– de tertia, Psalmiste (18₇) : *Occursus eius* etc. (*usque ad summum celi*)

In prima peregrinatione habuit tria hospicia :

– primum fuit uterus Virginis, inter beata viscera, Lc X (10₃₈) : *Intrauit Iesus in quoddam castellum* etc

– secundum fuit presepe inter animalia, Lc II (2₇) : *Reclinavit eum in presepio*

– tertium fuit crux inter latrones, Ys. XLIX (49₂₀) : *Angustus est michi locus*

Primum fuit plenum humilitate, secundum plenum paupertate, tertium asperitate.

Item in secunda peregrinatione tria alia :

– primum fuit sepulcrum secundum corpus, Mt. XXVII

– secundum limbus secundum animam, in quo uisitavit captiuos educendo de lacu,

Zac. IX (9₁₁) : *Tu quoque in sanguine etc (emisisti vincitios tuos de lacu)*

– tertium infernus infimus secundum uirtutem in quo ligauit Sathanam, Mt XII (12₂₉) : *Alligat fortem etc.*, et in Apocalipsi 12.

Item in tertia peregrinatione tria hospicia :

– primum fuit regredientis inter discipulos ad confirmandum eos in terra ; de quo in hoc euangelio (Lc 24₂₉) : *Et intrauit cum eis.* Ioh. XX (20₁₉) : *Cum sero esset.*

– secundum fuit inter angelos in aere, Act. I (1, 11) : *Videntibus illis etc.* Ys. LXIII (63₁) :

Quis est iste qui uenit etc

– tertium fuit in celo empyreo ad dexteram Patris, Mc ultimo (16₁₉) : *Assumptus est in celum (et sedit a dextris Dei).*

Moraliter, istam triplicem peregrinationem debemus nos facere ad requirendum indulgencias in celum, in mundum, in infernum.

– de prima, Phil. III (3₂₀) : *Nostra conversatio in celis est*

– de secunda, II Cor V (5₆) : *Quamdiu sumus in corpore (peregrinamur a Domino)*

– de tertia Ys. XXVIII (38₁₀) : *Ego dixi in dimidio dierum meorum.*

Debemus ergo peregrinari

– in mundo per contemptum, Naum III (3₇) : *Omnis qui uiderit te (resiliet a te)*

– in inferno per timorem et horrorem

– in celo per desiderium et amorem

Iste sunt tres bone indulgencie quas acquirimus in peregrinationibus istis, et de peregrinis tandem erimus ciues et domestici Dei.

Prosequere ut vis.

*

* *

MM. Jean-François JARRIGE, André VAUCHEZ, Philippe CONTAMINE, Henri LAVAGNE, André CRÉPIN, Jacques FONTAINE, Claude Lepage, correspondant de l'Académie, et Michel ZINK interviennent après cette communication.

LIVRES OFFERTS

M. Jean-Pierre BABELON a la parole pour deux hommages :

« J'ai l'honneur de déposer sur le Bureau de l'Académie l'ouvrage collectif intitulé *Le Musée des Monuments français*, Nicolas Chaudun, 2007, in-4°, 200 pages, nombreuses illustrations.

Publié par la Cité de l'Architecture et du Patrimoine, sous la direction de Léon Pressouyre, ce volume est destiné à la saluer la réouverture du musée des Monuments français dans le cadre des nouveaux aménagements du Palais de Chaillot, aile Paris, et la nouvelle présentation du patrimoine architectural ancien, mais aussi moderne et contemporain. Précédé d'une préface de François de Mazière, président de l'établissement, il comprend cinq chapitres ; "Un grand musée en quête de sens" par Léon Pressouyre, "Le musée de sculpture comparée, de Viollet-le-Duc à Enlart" par Françoise Bercé, "Paul Deschamps ou la consécration des monuments français" par Robert Dulau, "Au palais de Chaillot, un musée pour les monuments historiques" par Jannie Mayer, et "Un impossible musée d'architecture ?" par Marie-Paule Arnould.

L'insertion dans le programme de la nouvelle "Cité" du Musée des Monuments français, voulu autrefois par Viollet-le-Duc pour la promotion du patrimoine national, a fait l'objet de nombreux projets contradictoires qui ont fait craindre sa quasi disparition. Les dispositions actuelles, telles qu'elles sont maintenant accessibles au public venu visiter les salles permanentes, les expositions temporaires ou la bibliothèque, ont permis de valoriser, dans un cadre renouvelé dans son éclairage et les couleurs de ses murs, la prestigieuse collection de moulages des grands monuments médiévaux français, portails, sculptures décoratives, statuaire, mais aussi d'alléger le nombre des pièces exposées, sans pour autant, toutefois, faire une véritable place nouvelle aux siècles classiques comme on l'avait espéré, celle-ci étant dévolue surtout à l'architecture des XIX^e et XX^e siècles.

La présentation des copies de peintures murales d'époque romane ou gothique est un peu déconnectée de l'ensemble des moulages. Elle continue cependant à témoigner de la qualité inestimable de ces ensembles, comme Saint-Savin, mais aussi de l'effort soutenu des équipes de copistes